# TRACTS GALLIMARD VI

**Avril 2020**

## Sommaire


Alya Aglan Rire de nous-mêmes ..... 2

Anna Hope Toute la vie devant nous ..... 6

Fabrice Humbert Le grand révélateur ..... 11

Edgar Morin Un festival d'incertittudes ..... 17

Carole Fives La France est une mère célibataire ..... 25

Pierre Assouline L'entretien que nous sommes ..... 28

Didier Leschi La république des défunts ..... 32

Guillaume de Machaut En l'an 1349 ..... 36

Michaël Ferrier Naufrage ..... 41

Jean-Yves Chevalier Skeptron ..... 45


http://www.gallimard.fr/Catalogue/GALLIMARD/Tracts

# ALYA AGLAN

# RIRE DE NOUS-MÊMES

TRACTS DE CRISE GALLIMARD

17 AVRIL 2020 / 20 H / Nº 51

OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

**« Quel mois de la semaine sommes-nous ? » À peine étions-nous confinés que, du monde entier, une rafale de vidéos, de mises en scène hilarantes, dessins et textes drolatiques circulèrent sur les réseaux sociaux, les smartphones, email, bref tout l'attirail qui fait de nous des êtres « connectés pour la vie » qui entendent – comme un défi à la dureté du temps – faire société quand même, dans la séparation la plus distante qui nous ait jamais été imposée par l'État-providence.** Héritier de la Seconde Guerre mondiale, sa vocation, dès sa naissance, a été inspirée par l'idée de garantir en principe que « dans tous les pays, *les hommes pourront vivre sans crainte et sans pauvreté* », disait l'article 6 de la Charte de l'Atlantique. Et telle personnalité politique d'évoquer un insolite « exode rural », expression malheureuse pour qualifier, en sens contraire, la fuite des Parisiens vers les campagnes et non l'afflux de ruraux vers les centres urbains. S'y est immédiatement ajoutée la confusion avec l'exode de mai-juin 1940 des populations belges, hollandaises et françaises réfugiées dans le grand sud-ouest, fuyant l'avancée des troupes de la Wehrmacht.

La métaphore guerrière filée par nos gouvernants, à destination de générations en partie épargnées par le service militaire obligatoire, a cependant eu peu d'échos dans la première moisson d'évocations humoristiques des débuts de notre confinement. Sauf cette scène détournée, aux sous-titres improbables, du film *La Chute* (*Der Untergang*) où dans la ville de Berlin encerclée, l'on voit Hitler reclus dans son bunker admonester ses généraux, rebaptisés Castaner, Véran, Le Maire et Blanquer, venus lui annoncer une rupture de stocks de masques FFP2 ; ou cette minicomédie où, à un arrêt de bus, une malheureuse éternue avec panache avant d'être froidement abattue à coups de revolver par l'un de ceux qui attendaient avec elle. Les autres se précipitent pour fébrilement asperger son cadavre à terre de gel hydroalcoolique avant de reprendre tranquillement leur lecture. La guerre, l'occupation nazie et l'exode de juin 1940 ont bien été invoqués pour caricaturer le discours présidentiel aux incantations martiales. On a vu apparaître un portrait d'Emmanuel Macron précocement vieilli et grimé en maréchal Pétain, flanqué d'une francisque et d'un drapeau tricolore où la devise « Travail, famille, patrie » a été troquée contre un efficace « Télétravail, famille, pâtes/riz », phonèmes contractés dans le mot Patrie, converti aux temps de confinement. Dans un même réflexe, *mutatis mutandis*, les voix françaises de la BBC, notamment celle de Pierre Dac, avaient tourné en ridicule les collaborationnistes de tous bords fascinés par les hordes aryennes installées en pays conquis, maîtres et valets caricaturés ensemble.

Chaque crise a désigné des responsables par la plume ou le trait d'esprit, la Révolution française ayant été particulièrement prolifique en la matière.

Aujourd'hui, au contraire, la plupart des images et mises en scène se moquent gentiment de nous et de nos obsessions primaires comme ce petit film où un couple aux airs d'authentiques agriculteurs plante méticuleusement, dans un silence religieux, des rouleaux de papier toilette, à intervalle régulier, en plein champ dans des sillons soigneusement tracés augurant sans doute une fabuleuse récolte à venir. Peut-être ont-ils inspiré ce pâtissier allemand qui décida de faire des gâteaux en forme de rouleaux hygiéniques. Ces premiers jours de confinement contre ce virus explosif nous ont transportés dans un univers où le rire aux éclats a montré ses vertus cathartiques pour faire face, ensemble, à l'adversité. Faire corps pour amortir le choc, rire parce que nous sommes encore des vivants.

Dans ce malgré tout du drame planétaire en cours, des vies déchirées, raccourcies, enlevées à notre affection, il fallait rire quand même de manière à mettre à distance ce qui nous rongeait d'angoisses et d'incertitudes. Réponse aux grandes questions du moment, la crise globale du néolibéralisme, la pandémie meurtrière, rire devenait vital car créateur de lien, antidote euphorique au sinistre et à l'ennui. Retour à l'intime plutôt que va-t-en-guerre, chacun s'interroge sur lui-même, sa famille, son couple. Cet Italien au téléphone qui, après avoir affirmé que le confinement lui offrait l'occasion de se retrouver seul avec lui-même, ne trouve pas un moment dans son « agenda de confinement », tellement surchargé par ses cours de yoga, échanges sur les réseaux sociaux, chants sur le balcon, déjeuners en visioconférence… et qui raccroche en donnant rendez-vous à son interlocuteur à la « prochaine fin du monde ». Ceux qui font du ski sur leur canapé devant un paysage de montagnes enneigées ou nagent sur leur skateboard dans le couloir. Cette Espagnole qui s'habille, se maquille, se parfume, prend son sac, ses lunettes de soleil et son manteau avant de déclarer d'un air agacé qu'elle part prendre un verre dans la cuisine et promet de revenir dans vingt minutes. Les Beatles qui chantent désormais « *I gotta wash my hands* » sur la partition à peine adaptée de « *I Want to Hold your Hand* ». Ceux qui se déplacent par petits bonds, camouflés en sacs-poubelle abandonnés sur les trottoirs, pour contourner les interdictions de sortie intimées à trois milliards de personnes dans le monde. Cet Américain, sommé de choisir les conditions de sa quarantaine, se précipite sur l'option B avant de savoir de quoi il s'agit, dès lors que l'option A offre une vie confinée avec femme et enfant. Un temps étiré vers le futur de science-fiction a été convoqué pour exprimer l'inaltérable inquiétude d'un confinement sans fin où, après des airs de villégiatures, hier, aujourd'hui et demain se confondent tout comme le contour des êtres et des objectifs. À travers les journaux de confinement, authentiques ou fictifs, les vidéos qui saisissent sur le vif des instantanés, les images détournées, s'inscrit une expérience unique par son ampleur où l'autodérision tient une place centrale. Matériaux à archiver pour les futurs historiens du monde confiné de 2020, ces documents pourront dater des stades d'émotions à la manière du carbone 14 tant chaque moment d'humour désigne avec précision les attentes et les

questions. « Allez, il est bientôt 22 heures. On enlève son pyjama de jour, après cette grosse journée, et on met son pyjama du soir. »

**ALYA AGLAN**

*« Quel mois de la semaine sommes-nous ? » À peine étions-nous confinés que, du monde entier, une rafale de vidéos, de mises en scène hilarantes, dessins et textes drolatiques circulèrent sur les réseaux sociaux, les smartphones, email, bref tout l'attirail qui fait de nous des êtres « connectés pour la vie » qui entendent – comme un défi à la dureté du temps – faire société quand même, dans la séparation la plus distante qui nous ait jamais été imposée par l'État-providence.*

ALYA AGLAN

ALYA AGLAN, SPÉCIALISTE DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE ET PLUS PARTICULIÈREMENT DES ORGANISATIONS DE RÉSISTANCE, EST PROFESSEUR D'HISTOIRE CONTEMPORAINE À L'UNIVERSITÉ PARIS 1 PANTHÉON-SORBONNE. CHEZ GALLIMARD, ELLE A CODIRIGÉ AVEC ROBERT FRANK *1937-1947 LA GUERRE-MONDE*, 2 VOLUMES PARUS EN 2015 EN « FOLIO INÉDIT » ET TRADUITS EN ITALIEN CHEZ EINAUDI.

17 AVRIL 2020

## Anna HopeToute la vie devant nous

# ANNA HOPE

# TOUTE LA VIE DEVANT NOUS

TRACTS DE CRISE GALLIMARD

18 AVRIL 2020 / 10 H / Nº 52

OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

**Je suis à Manchester, chez mes parents. La vie se dilate et se rétrécit à la fois. Certaines personnes me semblent très loin ces temps-ci, comme ma fille par exemple, qui est avec son père, à trois cents kilomètres de moi, dans le Sussex. D'autres, comme mon père, n'ont jamais été aussi proches.**

Mon père est condamné, il souffre depuis des années d'un trouble neuro-dégénératif. Il tombe souvent. Il est tombé sur ma mère, qui a souffert de plusieurs fractures au cours de l'année.

Chaque jour, des aides-soignants se rendent à leur domicile, mais désormais chaque visite risque de contenir le virus. Je suis présente car mes frères et sœurs et moi avons décidé d'établir un roulement, chacun vivra avec nos parents pendant deux semaines, tant qu'il le faudra, tant que nous ne pourrons pas aller au travail, tant que nos enfants devront rester loin de l'école, tant que le gouvernement nous imposera de rester confinés chez nous. Tant que le virus nous tient.

Avant que je ne m'installe à Manchester, je passais l'hiver au Mexique avec ma famille, où je faisais des recherches pour mon prochain roman. Nous vivions dans un petit village de pêcheurs près de la jungle. Les couleurs étaient vives, les petites échoppes regorgeaient de papayes et de mangues mûres, les restaurants servaient du poisson frais. Mi-mars, nous avons écourté notre séjour, pour rentrer chez nous, vivre avec nos familles. Nous avons changé nos billets, après avoir contemplé sur Internet les photos de supermarchés britanniques dont les rayons étaient vides. Cela semblait être la bonne décision, un peu folle certes, comme si nous décidions de retourner dans un pays en guerre. Mon mari et ma fille sont arrivés à Heathrow avec des bandanas mexicains autour de la bouche en guise de masques. On aurait dit qu'ils préparaient une révolution.

Nous avons réussi à passer une nuit à la maison – pour les 4 ans de ma fille – le temps de défaire et refaire nos valises, avant que ma fille et moi ne prenions la direction du Nord. Nous prévoyons de nous isoler pendant deux semaines, tout d'abord dans la maison de ma sœur à Manchester, puis, quand nous serons sûrs que je n'ai pas le virus, j'emménagerai chez mes parents. Et mon mari fera la route pour venir chercher ma fille et la ramener à la maison, dans le Sussex.

Avant que nous ne quittions notre village, je roule jusqu'au premier magasin vendant des produits de la ferme, et j'achète du poulet, des carcasses de poulet, trois litres d'huile d'olive, du riz complet, des petits pois, et plein d'autres choses, trop de choses pour pouvoir les nommer, et aussi toute la farine qu'il leur reste, de la farine de sarrasin, que je ne sais même pas cuisiner. Je sais que ces achats sont provoqués par la panique, et une fois arrivée à la caisse, je grimace à chaque

sonnerie d'articles que le caissier scanne avec une lenteur insupportable. J'aimerais dire : *Je viens de rentrer chez moi*. Ou : *Je suis partie pendant des mois et il ne reste plus rien dans mes placards. Je vais vivre chez mes parents. Mon père est malade*. Mais je ne dis rien, et d'ailleurs, je sais que ce ne sont que des demi-vérités. Je fais des achats pour me sentir en sécurité.

En plein milieu de la nuit, je prends la route vers le nord dans notre vieux van décati. Ma fille dort à l'arrière tandis que j'écoute la radio, BBC Radio 4. À une heure du matin, c'est la fin des programmes et ils retransmettent la météo marine et l'hymne national. Je n'écoute jamais aucun des deux alors je ressens là comme un mélange de réconfort et d'étrangeté. Je pense à un poème que je connais, de Carole Ann Duffy, *Prière*, qui se termine ainsi :

*Darkness outside, Inside, the radio's prayer,*
*Rockall, Malin. Dogger, Finisterre.*

Ma sœur vit dans une petite maison près du centre-ville, parmi d'autres demeures d'allure victorienne, qui ont plus de 150 ans. De sa petite cuisine qui se trouve à l'arrière de la maison, on peut voir sa cour et au-delà, l'arrière de la maison voisine. Nous passons beaucoup de temps dans sa cuisine, elle et moi, nous préparons à manger, nous mangeons, nous tournons autour du frigo. Nous allumons souvent la bouilloire et nous nous faisons le thé. Je pense aux femmes qui ont vécu dans cette maison avant ma sœur, qui se trouvaient au même endroit dans la cuisine, ces femmes qui ont traversé la guerre et plus, qui ont survécu, qui se sont offert du réconfort et du thé, du thé, encore du thé. Je pense aux femmes d'aujourd'hui confinées avec des hommes violents, avec des enfants malheureux, ou avec les deux.

Nous sommes deux femmes et six enfants de moins de six ans, réunis en communauté dans cette petite maison. Parfois, tout cela semble fou. Mais à l'intérieur de la maison, tout fonctionne plutôt bien. Les enfants jouent, ou font un peu de devoirs, ou regardent des Disney. C'est à l'extérieur que tout est étrange. Tout semble pareil mais rien ne l'est. Nous nous rendons au parc du coin, et nos enfants s'éloignent de nous, comme tous les enfants du monde, et nous leur crions de revenir, que ce n'est pas sûr, qu'ils n'ont pas le droit de grimper sur les rochers, ou sur la structure d'escalade. Qu'ils n'ont pas le droit de s'approcher des autres. Qu'ils ne peuvent que se faufiler, rester ensemble et ne pas sortir du chemin. Nous devons rester ensemble. Sensibles à notre malaise, à la panique qui affleure dans nos voix, ils désobéissent, ou oublient, tout simplement, tandis que l'air printanier et l'odeur de la liberté s'infiltrent en eux, alors ils mettent pied à terre et ils partent. Loin de nous. Ils s'enfuient.

Parfois, le matin, ma sœur et moi faisons de l'exercice sur YouTube tandis que les enfants regardent des dessins animés à l'étage.

Parfois, le soir, ma sœur et moi, nous buvons trop.

Le jeudi soir, nous sortons de la maison avec les enfants et nous nous tenons sur le perron pour applaudir bruyamment le NHS.

La plupart des voisins se trouvent aussi sur leur perron, et ils applaudissent aussi.

J'emménage chez mes parents. Quand je suis partie au Mexique, mon père pouvait toujours se déplacer par lui-même, mais aujourd'hui, il a du mal à accomplir les tâches les plus élémentaires.

Je l'aide à marcher et nous nous traînons, un pied devant l'autre, jusqu'au monte-escalier, jusqu'au fauteuil roulant, jusqu'au fauteuil dans le salon sur lequel il s'installe pour regarder la télévision. On dirait souvent que son corps va s'effondrer sur la gauche et il faut de la force et de la stabilité pour le soutenir. Parfois, cela prend une demi-heure pour le déplacer d'une pièce à une autre.

Je me demande comment ma mère a tenu tout ce temps. Parfois quand je songe aux mois que j'ai passés au Mexique, je suis prise d'un sentiment de culpabilité nauséeux – j'aurais dû être là depuis le début. Je le douche le matin et il est assis sur une chaise pliante adaptée pendant que je le lave. Avant d'arriver ici, j'ai redouté ce moment – lui et moi n'allions-nous pas trouver cela insoutenable ? Et pourtant, finalement, on s'en sort. Je lui parle de tout de rien, de mes recherches sur les tribus indigènes de Sonora au Mexique, des lois agraires du XIXe siècle. Après sa douche, j'entoure son corps d'une serviette de bain, comme on le ferait pour un boxeur professionnel.

À l'extérieur, le printemps arrive. Les aubépines ont fleuri tout comme les magnolias que l'on voit sur les pelouses. À l'intérieur, le chauffage est souvent réglé trop fort. À l'extérieur, le monde vacille rapidement dans l'inconnu ; le Premier ministre est à l'hôpital, une amie très chère, infirmière, me raconte que certaines jeunes collègues se battent pour survivre à l'hôpital où elle travaille.

À l'intérieur, la vie passe lentement. J'adopte le rythme de mes parents et nous avançons lentement, lentement au fil des jours.

Je soulève la cuillère pour nourrir mon père, je m'assure qu'il a avalé avant de lui en offrir plus. Je me souviens du temps où ma fille devait être nourrie, la tentation était souvent grande de la nourrir rapidement, pour en avoir fini, pour passer à autre chose. Faire cela maintenant avec mon père lui ferait courir le risque de mourir étouffé.

Mon père affronte ces humiliations avec, me semble-t-il, une forme de dignité héroïque et quand je regarde ma mère, et les milliers de petits gestes et de soins attentionnés qu'il faut accomplir pour que mon père passe sa journée, je suis submergée d'amour, de respect. Parfois, je me demande si quelqu'un le ferait pour moi.

Depuis toujours, mon père tirait son plus grand plaisir de la lecture. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui lise autant que lui, et aussi largement. Il pouvait m'appeler

en plein milieu de la journée pour me dire que je devais lire le dernier roman de Richard Ford ou de Samanta Schweblin. Mais désormais il ne peut plus reconnaître les mots sur la page, alors il écoute des livres audio ou ma mère lui lit à haute voix des articles du *Guardian*. Parfois maintenant, l'après-midi, c'est moi qui lui fais la lecture. Je lui lis Hemingway, *Paris est une fête*, un livre que nous avons lu tous les deux plusieurs fois.

Les plus beaux passages sont ceux au cours desquels Hemingway décrit ses promenades à travers Paris. Je sais que mon père connaît ces itinéraires comme sa poche, alors, tandis que nous lisons, nous ne sommes plus dans le salon à Manchester, il n'est plus confiné sur sa chaise, et nous ne sommes plus confinés dans la maison, et il n'y a plus de pandémie derrière ces murs, mais nous marchons ensemble, rue de l'Odéon, jusqu'au magasin de Sylvia Beach, en chemin pour emprunter Tourgeniev et Dostoievski, et nous sommes jeunes, et Paris est froide et magnifique, et nous avons peut-être faim, mais nous sommes heureux, et nous avons toute la vie devant nous.

Ma fille me manque. Il fait plutôt beau dans le Sussex et mon mari m'envoie des photos d'elle, prises dans le jardin, elle est habillée en superhéros. Il lui construit une tanière avec des restes des planches usées. Ils m'annoncent qu'ils planteront un drapeau de pirate là-dessus quand ce sera terminé.

**ANNA HOPE**

*À l'intérieur, la vie passe lentement. J'adopte le rythme de mes parents et nous avançons lentement, lentement au fil des jours.*

ANNA HOPE

ANNA HOPE EST NÉE À MANCHESTER. ELLE A ÉTUDIÉ À OXFORD ET À LONDRES. ELLE EST L'AUTEURE DE TROIS ROMANS PUBLIÉS CHEZ GALLIMARD, *LE CHAGRIN DES VIVANTS*, *LA SALLE DE BAL* (PRIX DES LECTRICES DE *ELLE* 2018) ET, DERNIÈREMENT, *NOS ESPÉRANCES*.

18 AVRIL 2020

FABRICE HUMBERT

# LE GRAND RÉVÉLATEUR

TRACTS DE CRISE GALLIMARD

20 AVRIL 2020 / 12 H / Nº 53

OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

**À l'âge de dix-huit ans, durant une période chaotique de ma vie, je rêvais d'aller en prison pour y être tranquille, séparé de tous et réduit à moi-même.** Bien des années plus tard, me voilà confiné. Et dans les rares moments de calme, entre nos enfants en bas âge qui explosent trente fois par jour, les tâches domestiques permanentes et une « continuité pédagogique » à assurer tant bien que mal, j'essaye de réfléchir à la situation.

D'abord les choix de vie se révèlent. Dans l'intimité de la famille, du couple ou dans le repli des solitudes, chacun est face à lui-même, à son passé et à la vie qu'il s'est construite, avec la part de chance qu'il y a à cela. Je n'ai rien appris que je ne sache mais à l'évidence, les lignes sont plus nettes, la lumière plus crue. Dans l'horizon bref des appartements, dans la somme concentrée des gestes, paroles, sentiments, dans l'esquisse aux traits innombrables d'une journée confinée, voilà que nous payons notre passé, ou que notre passé nous paie. C'est le salaire de notre vie, qu'il soit juste ou non. L'injustice de la violence, l'injustice parfois de l'amour qu'on reçoit mais aussi la part de choix justes, en conscience, puisque cela existe aussi. Aimer l'être ou les êtres avec qui l'on vit, être aimé, voilà que notre horizon s'arrête d'abord à ces évidences premières.

Et brusquement aussi, dans cet horizon rétréci mais aussi concentré et intensifié, l'espace de l'appartement devient l'espace suprême. Chaque mètre compte, chaque espace de repli, chaque fenêtre, chaque place pour les enfants. Le jardin sauve (pour notre cas *sauverait*, nous en parlons souvent), sans parler des heureux qui ont la nature devant eux. L'endroit qu'on a choisi – notre place dans le monde. L'endroit qui nous a été imposé. Les rues autour de l'immeuble, de la maison. L'intensité presque oppressante de la rue en bas de l'immeuble, du paysage qui s'offre à nous – immuable, heure après heure, jour après jour, semaine après semaine – puisque cette même rue que je ne voyais que distraitement en partant au travail ou en en revenant, voilà qu'elle est absolument et totalement ma rue, celle que je vais arpenter dans mes rondes d'une heure, en tournant autour de mon pâté de maisons.

Ce que nous offre le virus, c'est notre vie – surexposée par les lumières avides de l'éternel retour.

Mais ce virus radiographie aussi les êtres par-delà le cercle intime, eux-mêmes rendus translucides par l'aveuglante lumière. Les commerçants deviennent des créatures imposantes – c'est eux qui détiennent les réserves de nourriture, eux qui détiennent le ticket d'entrée dans les nouvelles cavernes d'Ali Baba puisque la denrée est vaguement menacée, elle n'a plus en tout cas cette évidence du flux ininterrompu, et parfois elle manque, sous la forme fugitive, inconséquente, d'un pot de crème, qui éveille une inquiétude plus élémentaire. Les silhouettes dans la rue acquièrent une autre forme de présence, vaguement inquiétante là encore (ne

passe pas trop près de moi), tandis que certains révèlent leurs natures de flics autoproclamés ou de donneurs de leçons – une minorité puisque dans l'ensemble, les gens suivent les règles, sans excès ni défaut. Les amis numériques font passer des messages sur smartphones, des dessins comiques, des vidéos, des graphiques, des analyses personnelles et tout cela dessine leur horizon intellectuel, qui n'est rien d'autre qu'un tempérament : l'anxieux voit les morts, l'optimiste voit l'occasion et le bienfait, le raisonneur dessine des courbes exponentielles, le sceptique est… sceptique. Sous des apparences rationnelles parfois très élaborées, je ne lis que des tempéraments, avec une frontière : ceux qui ont peur et ceux qui n'ont pas peur. Parfois, dans la tension de certains échanges, numériques ou réels (les rues deviennent agressives), dans l'irritation de certains commerçants, affleure le couple de la peur et de la violence, et ce qui se joue alors, présence fantomatique, c'est la répétition générale d'une crise plus importante, plus létale qui confronterait vraiment les êtres : l'absence de nourriture dans ces rayons à peine vidés, l'absence d'argent, la violence de tous contre tous.

Si la pandémie est révélatrice de nos propres existences, l'est-elle du monde qui nous entoure ? Celui-ci s'offre à nous, très souvent, sous la forme d'un petit écran où défilent des nouvelles, un objet de petite taille qui nous relate la grandeur du monde dans ce moment étrange où le monde entier partage la même pensée, où la moitié de l'humanité partage l'expérience du confinement. Nous écoutons les médecins puis nous devenons nous-mêmes médecins, épidémiologistes, virologues mais aussi économistes, politiques, spécialistes universels. Les articles tronqués faute d'abonnements défilent : amorces de tribunes enflammées, d'éditoriaux définitifs : ce virus est grave, il n'est pas si grave, le nombre de morts est effrayant, ce n'est rien par rapport au tabac, il faut changer la hiérarchie sociale des métiers, que valent des traders face aux infirmières, aux caissières des supermarchés et aux médecins, le monde d'après arrive, non il n'arrive pas, rien ne sera plus comme avant, l'État a failli, il faut plus d'État, non, l'État est obèse et impuissant, le lien à la nature est rompu, ce virus n'a rien à voir avec l'écologie, c'est la faute à la mondialisation, non cela n'a rien à voir, l'Europe n'est pas à la hauteur, si, quand même, regardez le plan de sauvetage, la crise va tout changer et voilà comment on va faire parce que la révolution arrive qui n'est pas une révolution et… Commentaires, bavardages, idiosyncrasies. Tout est vrai et faux, pourtant tout concourt à un mode plus général d'appréhension du monde et même le virus des complotistes (mon Dieu ! rencontrer un complotiste, tâcher de le comprendre…) destiné à supprimer l'humanité y contribue, parce que le délire est lui aussi une composante de notre monde. Oui, ce sont des bavardages mais c'est le bavardage immense des hommes, pusillanime, agité, hystérique, profond, mesquin, méchant, généreux, informé parfois, et c'est ce flot qui modèle à tout instant la réponse politique, bonne ou mauvaise, parce que celle-ci relève autant des conseils scientifiques, plus ou moins avisés, que de l'Opinion – d'une crainte de l'Opinion disons.

La journée est scandée par l'information, avec la radio du matin, le smartphone du jour et le chiffrage morbide du soir. Et dans cette scansion il y a une forme de

narration dramatique, au sens théâtral du terme, avec des personnages (Macron, Trump – encore plus animateur télé que d'habitude –, le truculent professeur Raoult, bon personnage – le marginal contre le système –, le ministre Véran, le directeur de la Santé Salomon, très notable dans sa sombre apparition quotidienne…), une courbe narrative qui est celle de la courbe sanitaire (le pic comme *climax* des scénaristes anglo-saxon), avec des « records » de morts, est-il à chaque fois précisé, des micro-narrations quotidiennes, comme des intrigues insérées, avec des témoignages vécus, le plus souvent à sensation, des titres accrocheurs aussi, une mise en valeur des héros de la santé, tout un spectacle vaguement obscène qu'on ne peut récuser, d'abord par l'énormité de la mise en scène mais aussi parce que je pense que c'est une caractéristique de notre espèce, et que la crise, là encore, ne fait que manifester.

D'autant que cette dramatisation du réel correspond à une situation en effet tragique, au sens propre du terme, d'abord par la mort mais aussi à travers le fameux conflit des tragédies antiques. Entre Antigone, qui défend l'idée qu'il faut enterrer les morts et donc son frère Polynice, et Créon, le roi de Thèbes, qui a ordonné de ne pas donner de sépulture à son neveu parce qu'il a trahi la cité en l'attaquant à la tête de troupes étrangères, Sophocle ne définit pas une bonne ou une mauvaise position, mais deux visions irréconciliables qui ont chacune leur part de vérité, parce que l'existence même est tragique. Et cette conception problématisée de l'existence, cet *agôn* des tragédies, je l'ai retrouvée sous la forme du très courant « le remède n'est-il pas pire que le mal ? ». Oui, il y a ceux qui estiment que sauver l'économie mondiale et préserver les libertés individuelles étaient l'essentiel, même au prix de la mort de certains. Et oui, il y a ceux qui estiment que sauver les gens, même les plus vieux et les plus faibles, était l'essentiel, même au prix de la ruine, même au prix d'une suspension des libertés. Ces deux positions sont irréconciliables, du moins dans l'état d'impréparation où nous nous trouvions : personne ne peut gagner et tout le monde doit perdre, d'un côté ou de l'autre. Et ce n'est pas l'affrontement des affreux spéculateurs et financiers contre les généreux humanistes. D'abord parce qu'un effondrement économique provoque des morts beaucoup plus nombreuses que le Covid-19, notamment dans les pays pauvres, ensuite parce qu'il y a des êtres pour qui la liberté est une valeur supérieure à la santé.

Le problème, c'est que le spectacle tragique provoque en effet terreur et pitié, alors que la peur, si compréhensible soit-elle, est le pire ennemi de la réflexion parce qu'elle déforme jusqu'à la racine des faits, elle est une vision troublée du réel. La pitié est selon moi d'un abord plus complexe : il faut éprouver de la pitié et se mettre à la place de l'individu souffrant, parce que sinon nous ne sommes que des machines. Mais n'éprouver que de la pitié, ne penser que l'individu, c'est aussi s'empêcher de penser le général et donc d'agir efficacement. Je suis très marqué par une réflexion du docteur Rieux dans *La Peste* de Camus, roman qui présente une réflexion profonde sur l'abstraction – le règne de l'administration, des statistiques – face à la situation individuelle – la souffrance de chaque malade, l'aspiration au bonheur de ceux qui veulent s'enfuir. Rieux, qui s'est pourtant battu

contre certaines décisions officielles, déclare : « Pour lutter contre l'abstraction, il faut un peu lui ressembler. »

La crise est aussi une révélation du Pouvoir. Notre rapport au politique s'est soudain tendu, comme une corde d'habitude lâche soudain se tend et ligote. Soudain on s'aperçoit qu'il y a un Pouvoir, et même un pouvoir tout-puissant, capable d'ordonner le confinement, de m'interdire mon sport entre 10 heures et 19 heures, de m'interdire de rester sur un banc. On s'aperçoit que ces gars vaguement moqués sur qui on déverse en permanence des tombereaux d'injure, eh bien ils ont le Pouvoir. Un homme parle dix minutes à la télé et tout le pays s'arrête. Un homme parle dix minutes à la télé et tout le pays reprend vie. En fait, ce gars est un Dieu et on ne l'avait pas compris. La parole devient acte. Duerte peut dire : s'ils sortent, tuez-les ! Macron peut dire : fermez toutes les écoles, restez chez vous. Et ensuite par une cascade de micro-pouvoirs – Premier ministre, préfet, maire, policiers… – la parole s'accomplit. Et c'est alors que nous sentons l'emprise physique du Pouvoir, en comprenant avec une évidence incomparable que le lien vague qui nous lie aux politiques est en réalité un choix existentiel. De façon étrange, un peu ridicule, si l'annonce du confinement ne m'a pas surpris, parce qu'il semblait fondé, l'interdiction du sport entre 10 heures et 19 heures m'a soudain oppressé physiquement : j'avais du mal à respirer. Ce que j'éprouvais, c'était la puissance de l'arbitraire. Je ne le dis pas pour condamner le pouvoir politique. Les annonces de Cour de Justice, de procès innombrables me semblent des aberrations, encore une fois irrationnelles, et de façon générale la mise en accusation systématique des politiques me paraît à la fois infantile, au sens propre, et dangereuse pour la démocratie. Mais la Constitution et les contre-pouvoirs ne sont pas des hochets et tout arbitraire est haïssable.

Enfin, cette crise manifeste notre rapport à la mort. On le sait, la valeur d'un individu n'a plus rien de commun avec celle qu'elle a pu avoir dans le passé. L'Europe a perdu la moitié de ses habitants pendant la Peste Noire, la grippe espagnole a fait des dizaines de millions de morts mais ces comparaisons n'évoquent rien, ne nous disent rien, parce qu'à une époque où certains transhumanistes proclamaient la mort de la mort, la mort est impossible. Alors que Montaigne ne savait même pas exactement combien il avait perdu d'enfants en bas âge, la nouvelle de la mort d'un enfant de cinq ans en Angleterre parcourt la planète. Apprendre que les maladies respiratoires font déjà plusieurs millions de morts chaque année dans le monde, que la grippe saisonnière même cause chaque année dans notre pays des milliers de morts, est déjà une surprise pour la plupart d'entre nous. Il y a une forme de révélation de notre rapport à la mort mais aussi à l'extrême faiblesse : images de vieillards dans les Ehpad, évocation des services de réanimation, de la dureté des traitements, du tri initial, qui n'est pas le tri de services débordés mais de soignants qui savent qu'après 80 ans, on ne survit pas à la réanimation. Plus que la mort même, ce qui touche, c'est ce désarroi de l'agonie, cet homme qui pleurait parce qu'il ne reverrait pas sa femme et ses enfants avant de mourir. Tout cela nous renvoie à notre condition sans doute mais aussi, plus profondément, à notre propre mort, notre propre choix de mort, si ce mot peut

exister. J'ai revu la semaine dernière *One million dollar baby*, le film de Clint Eastwood dans lequel un vieil entraîneur conduit jusqu'au championnat du monde une boxeuse, combat au cours duquel sa moelle épinière est brisée. Paralysée dans le lit d'une clinique, incapable même de respirer par elle-même, elle demande à son entraîneur de la délivrer en lui donnant la mort. Il refuse mais elle finit par le convaincre en lui disant qu'elle a eu tout ce qu'elle voulait, tout ce qu'il lui fallait dans la vie, et qu'elle ne peut pas vivre dans ces conditions. Et ce film que j'aimais modérément autrefois, dont le pathétique m'agaçait, je l'ai soudain beaucoup aimé parce qu'autrefois j'étais trop jeune justement, j'étais bête et je n'avais pas compris qu'il y a un moment dans la vie où l'on peut se dire : j'ai eu tout ce qu'il me fallait.

Ma tante de quatre-vingt-huit ans, que j'aime beaucoup, est très affaiblie et recluse à l'hôpital depuis novembre. En plus de ses autres maux, elle a déclaré le Covid-19, qui a achevé de l'affaiblir. Je sais, je sens – jamais elle ne l'exprimera – que cette dépendance infinie provoque chez cette femme qui s'est toujours tenue droite, une détresse tout aussi infinie. Et plus que tout, ce que je retiendrai de cette pandémie, c'est cela : la détresse d'un moment où l'on n'est plus soi, où toute la pauvre liberté que nous avions laborieusement acquise au cours de notre vie, nous la perdons.

**FABRICE HUMBERT**

*Sous des apparences rationnelles parfois très élaborées, je ne lis que des tempéraments, avec une frontière : ceux qui ont peur et ceux qui n'ont pas peur.*

FABRICE HUMBERT

FABRICE HUMBERT EST NOTAMMENT L'AUTEUR DE *L'ORIGINE DE LA VIOLENCE* (PRIX ORANGE DU LIVRE, 2009 ; PRIX RENAUDOT POCHE, 2010), *LA FORTUNE DE SILA* (GRAND PRIX RTL-LIRE, 2011), *ÉDEN UTOPIE* (2015) ET *COMMENT VIVRE EN HÉROS ?* (2017). SON DERNIER ROMAN, *LE MONDE N'EXISTE PAS*, A PARU EN JANVIER 2020.

20 AVRIL 2020

# EDGAR MORIN

# UN FESTIVAL D'INCERTITUDES

TRACTS DE CRISE GALLIMARD

21 AVRIL 2020 / 12 H / Nº 54

OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

**Toutes les futurologies du vingtième siècle qui prédisaient l'avenir en transportant sur le futur les courants traversant le présent se sont effondrées.** Pourtant, on continue à prédire 2025 et 2050 alors qu'on est incapable de comprendre 2020. L'expérience des irruptions de l'imprévu dans l'histoire n'a guère pénétré les consciences. L'arrivée d'un imprévisible était prévisible, mais pas sa nature. D'où ma maxime permanente : « Attends-toi à l'inattendu. »

J'étais de cette minorité qui prévoyait des catastrophes en chaîne provoquées par le débridement incontrôlé de la mondialisation techno-économique, dont celles issues de la dégradation de la biosphère et de la dégradation des sociétés. Mais je n'avais nullement prévu la catastrophe virale. Il y eut pourtant un prophète de cette catastrophe : Bill Gates, dans une conférence d'avril 2012, annonçant que le péril immédiat pour l'humanité n'était pas nucléaire, mais sanitaire. Il avait vu dans l'épidémie d'Ebola, qui avait pu être maîtrisée assez rapidement par chance, l'annonce du danger mondial d'un possible virus à fort pouvoir de contamination. Il exposait les mesures de prévention nécessaires, dont un équipement hospitalier adéquat. Mais, en dépit de cet avertissement public, rien ne fut fait aux États-Unis ni ailleurs. Car le confort intellectuel et l'habitude ont horreur des messages qui les dérangent.

Dans beaucoup de pays, dont la France, la stratégie économique des flux tendus, remplaçant celle du stockage, a laissé notre dispositif sanitaire dépourvu en masques, instruments de tests, appareils respiratoires ; cela joint à la doctrine libérale commercialisant l'hôpital et réduisant ses moyens a contribué au cours catastrophique de l'épidémie.

## LE DÉFI DE LA COMPLEXITÉ

Cette épidémie nous apporte un festival d'incertitudes. Nous ne sommes pas sûrs de l'origine du virus : marché insalubre de Wuhan ou laboratoire voisin, nous ne savons pas encore les mutations que subit ou pourra subir le virus au cours de sa propagation. Nous ne savons pas quand l'épidémie régressera et si le virus demeurera endémique. Nous ne savons pas jusqu'à quand et jusqu'à quel point le confinement nous fera subir empêchements, restrictions, rationnement. Nous ne savons pas quelles seront les suites politiques, économiques, nationales et planétaires de restrictions apportées par les confinements. Nous ne savons pas si nous devons en attendre du pire, du meilleur, un mélange des deux : nous allons vers de nouvelles incertitudes.

Les connaissances se multiplient de façon exponentielle, du coup, elles débordent notre capacité de nous les approprier, et surtout elles lancent le défi de la complexité : comment confronter, sélectionner, organiser ces connaissances de façon adéquate en les reliant et en intégrant l'incertitude. Pour moi, cela révèle une

fois de plus la carence du mode de connaissance qui nous a été inculqué, qui nous fait disjoindre ce qui est inséparable et réduire à un seul élément ce qui forme un tout à la fois un et divers. En effet, la révélation foudroyante des bouleversements que nous subissons est que tout ce qui semblait séparé est relié, puisqu'une catastrophe sanitaire catastrophise en chaîne la totalité de tout ce qui est humain.

Il est tragique que la pensée disjonctive et réductrice règne en maîtresse dans notre civilisation et tienne les commandes en politique et en économie. Cette formidable carence a conduit à des erreurs de diagnostic, de prévention, ainsi qu'à des décisions aberrantes. J'ajoute que l'obsession de la rentabilité chez nos dominants et dirigeants a conduit à des économies coupables comme, encore une fois, pour les hôpitaux et l'abandon de la production de masques en France. À mon avis, les carences dans le mode de pensée, jointes à la domination incontestable d'une soif effrénée de profit, sont responsables d'innombrables désastres humains dont ceux survenus depuis février 2020.

## GRANDEUR ET FAIBLESSE DE LA SCIENCE

Il est plus que légitime que la science soit convoquée par le pouvoir pour lutter contre l'épidémie. Or, les citoyens, d'abord rassurés, surtout à l'occasion du remède du professeur Raoult, découvrent ensuite des avis différents et même contraires. Des citoyens mieux informés découvrent que certains grands scientifiques ont des relations d'intérêt avec l'industrie pharmaceutique dont les lobbys sont puissants auprès des ministères et des médias, capables d'inspirer des campagnes pour ridiculiser les idées non conformes. Souvenons-nous du professeur Montagnier qui, contre pontifes et mandarins de la science, fut, avec quelques autres, le découvreur du VIH, le virus du sida. C'est l'occasion de comprendre que la science, à la différence de la religion, n'est pas un répertoire de vérités absolues et que ses théories sont biodégradables sous l'effet de découvertes nouvelles. Les théories admises tendent à devenir dogmatiques dans les sommets académiques, et ce sont des déviants, de Pasteur à Einstein en passant par Darwin, et Crick et Watson, les découvreurs de la double hélice de l'ADN, qui font progresser les sciences. C'est que les controverses, loin d'être anomalies, sont nécessaires à ce progrès. Une fois de plus, dans l'inconnu, tout progresse par essais et erreurs ainsi que par innovations déviantes d'abord incomprises et rejetées. Telle est l'aventure thérapeutique contre les virus. Des remèdes peuvent apparaître là où on ne les attendait pas.

Cela dit, il aurait dû y avoir un véritable débat sur l'antagonisme entre prudence et urgence, plutôt que la morgue chez ceux qui prennent l'un des deux partis : la prudence prend le risque que s'accroisse le nombre des victimes faute de tests fiables ; l'urgence prend celui de sous-estimer les effets secondaires d'un traitement qui a donné de bons résultats immédiats. Quelle que soit la décision, il s'agit d'un pari où chaque choix comporte un péril de pertes en vies humaines. D'où là encore, incertitudes.

Enfin, rappelons que la science est ravagée par l'hyperspécialisation, qui est la fermeture et la compartimentation des savoirs spécialisés au lieu d'être leur

communication. Et ce sont surtout des chercheurs indépendants qui ont établi dès le début de l'épidémie une coopération qui maintenant s'élargit entre infectiologues et médecins de la planète. La science vit de communications, toute censure la bloque. Aussi nous devons voir les grandeurs de la science contemporaine en même temps que ses faiblesses.

## INCERTITUDES ET DYNAMIQUES DE CRISE

Dans mon essai *Sur la crise*[1], j'ai tenté de montrer qu'une crise, au-delà de la déstabilisation et de l'incertitude qu'elle apporte, se manifeste par la défaillance des régulations d'un système qui, pour maintenir sa stabilité, inhibe ou refoule les déviances (feed-back négatif). Cessant d'être refoulées, ces déviances (feed-back positif) deviennent des tendances actives qui, si elles se développent, menacent de plus en plus de dérégler et de bloquer le système en crise. Dans les systèmes vivants et surtout sociaux, le développement vainqueur des déviances devenues tendances va conduire à des transformations, régressives ou progressives, voire à une révolution.

La crise dans une société suscite deux processus contradictoires. Le premier stimule l'imagination et la créativité dans la recherche de solutions nouvelles. Le second est soit la recherche du retour à une stabilité passée, soit l'adhésion à un salut providentiel, ainsi que la dénonciation ou l'immolation d'un coupable. Ce coupable peut avoir fait les erreurs qui ont provoqué la crise, ou il peut être un coupable imaginaire, bouc émissaire qui doit être éliminé. Effectivement, il se manifeste un bouillonnement d'idées à la recherche d'une Voie nouvelle ou d'une meilleure société. Des idées déviantes et marginalisées se répandent pêlemêle : retour à la souveraineté, État-providence, défense des services publics contre privatisations, relocalisations, démondialisation, anti-néolibéralisme, nécessité d'une nouvelle politique. Des personnalités et des idéologies sont désignées comme coupables. Et nous voyons aussi, dans la carence des pouvoirs publics, un foisonnement d'imaginations solidaires : production alternative au manque de masques par entreprise reconvertie ou confection artisanale, regroupement de producteurs locaux, livraisons gratuites à domicile, entraide mutuelle entre voisins, repas gratuits aux sans-abri, garde des enfants ; de plus, le confinement stimule les capacités auto-organisatrices pour remédier par lecture, musique, films à la perte de liberté de déplacement. Ainsi, autonomie et inventivité sont stimulées par la crise.

## UN MONDE INCERTAIN ET TRAGIQUE

J'espère que l'exceptionnelle et mortifère épidémie que nous vivons nous donnera la conscience non seulement que nous sommes emportés à l'intérieur de l'incroyable aventure de l'Humanité, mais aussi que nous vivons dans un monde à la fois incertain et tragique. La conviction que la libre concurrence et la croissance économiques sont panacées sociales escamote la tragédie de l'histoire humaine que cette conviction aggrave. La folie euphorique du transhumanisme porte au paroxysme le mythe de la nécessité historique du progrès et celui de la maîtrise par

l'homme non seulement de la nature, mais aussi de son destin, en prédisant que l'homme accédera à l'immortalité et contrôlera tout par l'intelligence artificielle. Or, nous sommes des joueurs/joués, des possédants/possédés, des puissants/débiles. Si nous pouvons retarder la mort par vieillissement, nous ne pourrons jamais éliminer les accidents mortels où nos corps seront écrabouillés, nous ne pourrons jamais nous défaire des bactéries et des virus qui sans cesse s'automodifient pour résister aux remèdes, antibiotiques, antiviraux, vaccins.

## DE LA PANDÉMIE À LA MÉGACRISE GÉNÉRALISÉE

L'épidémie mondiale du virus a déclenché et, chez nous, aggravé terriblement une crise sanitaire qui a provoqué des confinements asphyxiant l'économie, transformant un mode de vie extraverti sur l'extérieur à une introversion sur le foyer, et mettant en crise violente la mondialisation. Cette dernière avait créé une interdépendance mais sans que cette interdépendance soit accompagnée de solidarité. Pire, elle avait suscité, en réaction, des confinements ethniques, nationaux, religieux qui se sont aggravés dans les premières décennies de ce siècle.

Dès lors, faute d'institutions internationales et même européennes capables de réagir avec une solidarité d'action, les États nationaux se sont repliés sur eux-mêmes. La République tchèque a même volé au passage des masques destinés à l'Italie, et les États-Unis ont pu détourner pour eux un stock de masques chinois initialement destinés à la France. La crise sanitaire a donc déclenché un engrenage de crises qui se sont concaténées. Cette polycrise ou mégacrise s'étend de l'existentiel au politique en passant par l'économie, de l'individuel au planétaire en passant par familles, régions, États. En somme, un minuscule virus dans une ville ignorée de Chine a déclenché le bouleversement d'un monde.

En tant que crise planétaire, elle met en relief la communauté de destin de tous les humains en lien inséparable avec le destin bio-écologique de la planète Terre ; elle met simultanément en intensité la crise de l'humanité qui n'arrive pas à se constituer en humanité. En tant que crise économique, elle secoue tous les dogmes gouvernant l'économie et elle menace de s'aggraver en chaos et pénuries dans notre avenir. En tant que crise nationale, elle révèle les carences d'une politique ayant favorisé le capital au détriment du travail, et sacrifié prévention et précaution pour accroître la rentabilité et la compétitivité. En tant que crise sociale, elle met en lumière crue les inégalités entre ceux qui vivent dans de petits logements peuplés d'enfants et parents, et ceux qui ont pu fuir pour leur résidence secondaire au vert. En tant que crise civilisationnelle, elle nous pousse à percevoir les carences en solidarité et l'intoxication consumériste qu'a développées notre civilisation, et nous demande de réfléchir pour une politique de civilisation[2]. En tant que crise intellectuelle, elle devrait nous révéler l'énorme trou noir dans notre intelligence, qui nous rend invisibles les évidentes complexités du réel.

En tant que crise existentielle, elle nous pousse à nous interroger sur notre mode de vie, sur nos vrais besoins, nos vraies aspirations masquées dans les aliénations de la vie quotidienne, faire la différence entre le divertissement pascalien qui nous détourne de nos vérités et le bonheur que nous trouvons à la lecture, l'écoute ou la

vision des chefs-d'œuvre qui nous font regarder en face notre destin humain. Et surtout, elle devrait ouvrir nos esprits depuis longtemps confinés sur l'immédiat, le secondaire et le frivole, sur l'essentiel : l'amour et l'amitié pour notre épanouissement individuel, la communauté et la solidarité de nos « je » dans des « nous », le destin de l'Humanité dont chacun de nous est une particule. En somme, le confinement physique devrait favoriser le déconfinement des esprits.

## L'EXPÉRIENCE DU CONFINEMENT

L'expérience du confinement domiciliaire durable imposé à une nation est une expérience inouïe. Le confinement du ghetto de Varsovie permettait à ses habitants d'y circuler. Mais le confinement du ghetto préparait la mort et notre confinement est une défense de la vie. Je l'ai supporté dans des conditions privilégiées, appartement rez-de-chaussée avec jardin où j'ai pu au soleil me réjouir de l'arrivée du printemps, très protégé par Sabah, mon épouse, doté d'aimables voisins faisant nos courses, communiquant avec mes proches, mes aimés, mes amis, sollicité par presse, radio ou télévision pour donner mon diagnostic, ce que j'ai pu faire par Skype. Mais je sais que, dès le début, les trop nombreux en logement exigu supportent mal le surpeuplement, que les solitaires et surtout les sans-abri sont des victimes du confinement.

Je sais qu'un confinement durable sera de plus en plus vécu comme un empêchement. Les vidéos ne peuvent durablement remplacer la sortie au cinéma, les tablettes ne peuvent remplacer durablement les visites au libraire. Les Skype et Zoom ne donnent pas le contact charnel, le tintement du verre qu'on trinque. La nourriture domestique, même excellente, ne supprime pas le désir de restaurant. Les films documentaires ne supprimeront pas l'envie d'aller sur place voir paysages, villes et musées, ils ne m'enlèveront pas le désir de retrouver l'Italie et l'Espagne. La réduction à l'indispensable donne aussi la soif du superflu. J'espère que l'expérience du confinement modérera la bougeotte compulsive, l'évasion à Bangkok pour ramener des souvenirs à raconter aux amis, j'espère qu'il contribuera à diminuer le consumérisme, c'est-à-dire l'intoxication consommatrice, et l'obéissance à l'incitation publicitaire, au profit d'aliments sains et savoureux, de produits durables et non jetables.

Mais il faudra d'autres incitations et de nouvelles prises de conscience pour qu'une révolution s'opère dans ce domaine. Toutefois, il y a espoir que la lente évolution commencée s'accélère.

## VERS UN HUMANISME RÉGÉNÉRÉ ?

Tout d'abord que garderons-nous, nous citoyens, que garderont les pouvoirs publics de l'expérience du confinement ? Une partie seulement ? Tout sera-t-il oublié, chloroformé ou folklorisé ? Ce qui semble très probable est que la propagation du numérique, amplifiée par le confinement (télétravail, téléconférences, Skype, usages intensifs d'Internet), continuera avec ses aspects à la fois négatifs et positifs qu'il n'est pas à propos d'exposer ici. Venons-en à

l'essentiel. La sortie du confinement sera-t-elle commencement de sortie de la mégacrise ou son aggravation ? Boom ou dépression ? Énorme crise économique ? Crise alimentaire mondiale ? Poursuite de la mondialisation ou repli autarcique ?

Quel sera l'avenir de la mondialisation ? Le néolibéralisme ébranlé reprendra-t-il les commandes ? Les nations géantes s'opposeront-elles plus que par le passé ? Les conflits armés, plus ou moins atténués par la crise, s'exaspéreront-ils ? Y aura-t-il un élan international salvateur de coopération ? Y aura-t-il quelque progrès politique, économique, social, comme il y en eut peu après la seconde guerre mondiale ? Est-ce que se prolongera et s'intensifiera le réveil de solidarité provoqué pendant le confinement, non seulement pour les médecins et infirmières, mais aussi pour les derniers de cordée, éboueurs, manutentionnaires, livreurs, caissières, sans qui nous n'aurions pu survivre alors que nous avons pu nous passer du Medef et du CAC 40 ? Les pratiques solidaires innombrables et dispersées d'avant épidémie s'en trouveront-elles amplifiées ? Les déconfinés reprendront-ils le cycle chronométré, accéléré, égoïste, consumériste ? Ou bien y aura-t-il un nouvel essor de vie conviviale et aimante vers une civilisation où se déploie la poésie de la vie, où le « je » s'épanouit dans un « nous » ?

On ne peut savoir si, après confinement, les conduites et idées novatrices vont prendre leur essor, voire révolutionner politique et économie, ou si l'ordre ébranlé se rétablira. Nous pouvons craindre fortement la régression généralisée qui s'effectuait déjà au cours des vingt premières années de ce siècle (crise de la démocratie, corruption et démagogie triomphantes, régimes néo-autoritaires, poussées nationalistes, xénophobes, racistes). Toutes ces régressions (et au mieux stagnations) sont probables tant que n'apparaîtra la nouvelle voie politique-écologique-économique-sociale guidée par un humanisme régénéré. Celle-ci multiplierait les vraies réformes, qui ne sont pas des réductions budgétaires, mais qui sont des réformes de civilisation, de société, liées à des réformes de vie. Elle associerait, comme je l'ai indiqué dans *La Voie*[3], les termes contradictoires : « mondialisation » (pour tout ce qui est coopération) et « démondialisation » (pour établir une autonomie vivrière sanitaire et sauver les territoires de la désertification) ; « croissance » (de l'économie des besoins essentiels, du durable, de l'agriculture fermière ou bio) et « décroissance » (de l'agriculture et de l'élevage industriels, de l'économie du frivole, de l'illusoire, du jetable) ; « développement » (de tout ce qui produit bien-être, santé, liberté) et « enveloppement » (dans les solidarités communautaires).

L'après-épidémie sera une aventure incertaine où se développeront les forces du pire et celles du meilleur, ces dernières étant encore faibles et dispersées. Sachons enfin que le pire n'est pas sûr, que l'improbable peut advenir, et que, dans le titanesque et inextinguible combat entre les ennemis inséparables que sont Éros et Thanatos, il est sain et tonique de prendre le parti d'Éros.

La grippe espagnole avait donné à ma mère, Luna, une lésion au cœur et la consigne médicale de ne pas faire d'enfants. Elle a tenté deux avortements, le

second a échoué, mais l'enfant est né quasi mort asphyxié, étranglé par le cordon ombilical. J'ai peut-être acquis *in utero* des forces de résistance qui me sont restées toute ma vie, mais je n'ai pu survivre qu'avec l'aide d'autrui, le gynéco qui m'a giflé une demi-heure avant que je pousse mon premier cri, ensuite la chance pendant la Résistance, l'hôpital (hépatite, tuberculose), l'amour qui a nourri ma vie et mon œuvre, Sabah, ma compagne et épouse. Il est vrai que « l'élan vital » ne m'a pas quitté ; il s'est même accru pendant la crise mondiale. Toute crise me stimule, et celle-là, énorme, me stimule énormément.

**EDGAR MORIN**

---

1. *Sur la crise*, Flammarion, mars 2020, « Champs Essais ».
2. *Une politique de civilisation*, avec Sami Naïr, Arléa, 1997.
3. *La Voie*, Fayard 2012.

*L'expérience des irruptions de l'imprévu dans l'histoire n'a guère pénétré les consciences. L'arrivée d'un imprévisible était prévisible, mais pas sa nature.*

EDGAR MORIN

SOCIOLOGUE ET PHILOSOPHE, DIRECTEUR DE RECHERCHE ÉMÉRITE AU CNRS, EDGAR MORIN EST L'AUTEUR D'UNE SOIXANTAINE D'OUVRAGES. TRADUIT DANS PLUS DE 28 LANGUES ET RÉCOMPENSÉ PAR 30 DOCTORATS *HONORIS CAUSA*, SON TRAVAIL EXERCE UNE INFLUENCE SUR LA RÉFLEXION CONTEMPORAINE INTERNATIONALE.

21 AVRIL 2020

# CAROLE FIVES

# LA FRANCE EST UNE MÈRE CÉLIBATAIRE

TRACTS DE CRISE GALLIMARD

22 AVRIL 2020 / 12 H / Nº 55
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

**7 heures 20. Une petite silhouette passe la porte de votre chambre.**

— Maman, c'est l'heure !
— Va voir ton frère s'il te plaît, j'arrive.
Vous vous retournez et cherchez encore un peu de sommeil. Encore un peu de répit. Cinq minutes plus tard, c'est le plus grand qui entrouvre votre porte.
— Maman, j'ai faim.
— Tout est sur la table Lucas, tu n'as qu'à te servir.
— Il n'y a plus de Chocopops !
Vous finissez par vous extirper du lit, malgré le somnifère enfilé autour de minuit, et regagnez le salon cuisine que vous ne quitterez plus de la journée.

Le confinement n'a pas transformé votre vie, vous vous dites plutôt que depuis un mois, la France entière vit au rythme des mères célibataires. Des solos. Des femmes indépendantes avec enfants. Une femme sur quatre en France. Un quart des familles. Bien sûr, ces enfants ont le plus souvent des pères. Qui pourraient les voir régulièrement. Qui pourraient s'en occuper pendant le confinement. Mais beaucoup ne le font pas. Et le confinement ne fait que durcir cette situation. Dans beaucoup de foyers, les enfants pèsent à 100 % sur les mères. On ne parle plus, ici, partage des tâches. On ne parle plus, ici, charge mentale. On parle anéantissement. On parle chute sociale. Ces femmes ne sont plus des femmes. Ce sont des robots. Des êtres réduits à la seule fonction que la société a bien voulu leur laisser, la fonction parentale. On leur demande d'assumer, financièrement, affectivement, logistiquement, tout en souriant.

En temps de confinement, aucune aide spécifique ne leur est allouée, personne n'est là pour les applaudir le soir au balcon quand depuis des années, seules, en silence, elles élèvent les adultes de demain. Elles sont comme les livreurs, comme les éboueurs, comme les manutentionnaires ou les caissiers, les rouages invisibles de notre société, celles qui élèvent un enfant sur quatre en France. Elles n'ont pas le temps de penser, pas le temps d'écrire des tracts, des pétitions, des romans, elles sont sur le front tous les jours, de 7 heures à 21 heures, vacances ou pas, week-endou pas. Si le confinement ne les met pas en lumière, il permet cependant à tous de percevoir l'isolement et l'enfermement qu'elles ressentent tout au long de l'année. Ce qu'on vit tous en ce moment, c'est leur vie. Impossible de travailler. Impossible de sortir. Impossible de faire du sport. Impossible de penser. En mode survie. En mode suffocation. En mode vivement qu'on en sorte. Vous en sortirez dans quinze jours, un mois, deux mois. Elles en ont pris pour quinze ans minimum.

Les inégalités s'accentuent pendant ce confinement. Les violences domestiques augmentent. Dans certains foyers, les coups pleuvent sur les plus faibles. Jusqu'à la mort parfois. Les journaux préciseront que l'homme était alcoolisé. Comme une excuse. Que la femme avait porté plainte, mais qu'elle avait fini par la retirer.

Comprenez, c'est un peu sa faute aussi. Ou alors que le juge avait classé la plainte sans suite. Alors c'est la faute du juge. En lisant ces nouvelles, la mère célibataire serrera ses enfants contre elle. Elle se réjouira de s'être débarrassée du tyran. De ne plus l'avoir sur le dos. Elle est seule maintenant, libre. Mais à quel prix ? Pour quel remerciement ? Quel salaire ? Quel mépris ?

Quand les enfants seront enfin couchés, la mère célibataire allumera la télé. Le programme sera encore sur Gulli, elle zappera sur une chaîne d'informations, histoire de se vider la tête cinq minutes. Elle apprendra qu'il faut positiver le confinement. Que certains en profitent pour ranger, trier leurs maisons. D'autres pour visionner les films qu'ils n'ont pas pu voir cette année. D'autres enfin se mettent au yoga, au cardio training, à la gym douce. La mère célibataire se souvient de la seule fois de la journée où elle a essayé de faire quelques étirements dans sa chambre. Le petit était avec ses playmobils. Le plus grand terminait une série de soustractions. À peine a-t-elle sorti le tapis de gym que le petit est arrivé, s'est accroché à ses jambes, lui aussi, il voulait faire du sport. Lui aussi, il voulait s'amuser. Il est 22 heures maintenant. La vaisselle est faite, les jouets sont rangés, le linge est plié. Elle pourrait profiter de l'heure qui lui reste pour s'occuper enfin d'elle, faire quelques abdos, lire *La Peste*, le dernier Femina, se cultiver un peu. Mais elle ne parvient pas à se relever du canapé. Ses muscles ne répondent plus. La télé continue de proférer ses âneries, ses statistiques, ses mensonges. Elle se recroqueville et s'endort là, sur un coin de canapé. Demain, son plus jeune toquera à sa porte et sera bien surpris de ne pas la trouver dans sa chambre. Ce sera toujours trois secondes de gagné.

**CAROLE FIVES**

*Si le confinement ne met pas les mères célibataires en lumière, il permet cependant à tous de percevoir l'isolement et l'enfermement qu'elles ressentent tout au long de l'année. Ce qu'on vit tous en ce moment, c'est leur vie. Impossible de travailler. Impossible de sortir. Impossible de faire du sport. Impossible de penser. En mode survie. En mode suffocation. En mode vivement qu'on en sorte. Vous en sortirez dans quinze jours, un mois, deux mois. Elles en ont pris pour quinze ans minimum.*

CAROLE FIVES
CAROLE FIVES EST L'AUTEURE DE QUATRE ROMANS, D'UN RECUEIL DE NOUVELLES ET DE LIVRES POUR LA JEUNESSE. ELLE A PUBLIÉ DERNIÈREMENT *UNE FEMME AU TÉLÉPHONE* ET *TENIR JUSQU'À L'AUBE*, DANS « L'ARBALÈTE GALLIMARD ».

22 AVRIL 2020

PIERRE
ASSOULINE

*de l'Académie Goncourt*

# L'ENTRETIEN QUE NOUS SOMMES

TRACTS
DE CRISE
GALLIMARD

23 AVRIL 2020 / 20 H / **Nº 56**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

**C'est fou ce qu'on parle depuis qu'on ne se rencontre plus. On se voit encore mais pas pour de vrai. La clôture qui nous est imposée n'a pas tué le goût des autres.**

Ça continue mais autrement. Et de se zoomer, de se skyper, de ce facetimer ! Pendant ce temps, une autre parlerie se poursuit ailleurs et sans image, sans le délice du face à face.

À la faveur des événements, fertiles en angoisses, doutes, incertitudes, la conversation sur la Toile s'est démultipliée. La nuit n'est plus le refuge et l'exécutoire des solitudes qui s'insupportent. Le jour aussi. Sur la Toile, il y a toujours quelqu'un à qui parler. Chaque jour de l'année, à toute heure du jour ou de la nuit. « Tout bon entendeur doit y trouver salut et s'y retrouver, non sali », formule admirablement cadencée tirée du *Criticon* de Baltasar Gracián. On renoue avec l'ancienne conversation dans ce qu'elle avait de meilleur : on ne s'y intéresse pas aux gens pour ce qu'ils font – leur fortune, leur pouvoir ou leur métier, toutes choses ignorées et jamais demandées, mais pour ce qu'ils sont. Tout le contraire de la conversation française telle qu'elle se pratique quotidiennement de vive voix au XXIe siècle où l'on est ce que l'on fait, et où l'on n'existe que par ce que l'on représente. L'internet ressuscite cette relative et bienheureuse invisibilité. Elle réinstalle une égalité de départ entre les interlocuteurs, ce qui était à la base même du dialogue. Faut-il croire que les nouvelles technologies vont aider celui-ci à redevenir le fondement de la morale ?

Est-ce Hölderlin ou Kleist qui a posé cette formule si brève et si dense : « L'entretien que nous sommes » ? Qu'importe l'auteur quand sa réflexion nous est intelligible sans lui : que sommes-nous sans cet entretien permanent que nous entretenons avec les livres et les hommes, ce colloque permanent avec l'autre ? On n'a jamais raison tout seul. Ne jamais oublier qu'à l'origine, *conversatio* ne s'entendait pas nécessairement comme une prise de parole. Entrer dans la conversation, c'est accepter tacitement de se mettre en société. Même le dandy y a sa place. On le repère à sa faculté de s'exprimer en permanence non pour échanger quoi que ce soit avec qui que ce fut mais pour régner par son verbe. Flatté ou méprisé, il n'en a cure et poursuit sa route en solitaire. Seule une indifférence durable est de nature à la décourager. Mais en règle générale, toute velléité de monologue est balayée. La prise à partie et l'injonction permanentes y sont telles qu'elles forcent à l'échange. Nul n'y soliloque longtemps. Tous ceux qui ont pignon sur Toile en conviendront : si l'internet est une poubelle, on y trouve le meilleur et le pire. Mais outre que le pire recèle aussi des pépites, le meilleur a ceci de particulier qu'il se trouve là et nulle part ailleurs. Si c'est désormais en ligne que ça se passe, c'est aussi là que passe l'essentiel de la conversation, là qu'elle se déploie.

Rarement la conversation se sera imposée de manière aussi évidente comme une forme de littérature orale. L'ancienne dénonciation de ce que l'oralité peut avoir de

fallacieux tombe devant l'échange en ligne ; elle devient inopérante tant la confusion des genres y est immédiate, l'écrit y étant oral. La conversation ne connaît pas de temps mort dans ce monde qui ignore les fuseaux horaires ; il y a toujours quelqu'un à qui parler quelque part. La parole y coule dans une circumnavigation, un fleuve dans le flux de l'information et de la connaissance. Il s'inscrit naturellement dans ce nouveau monde où les vérités ne sont plus intangibles mais évolutives d'heure en heure. Les adeptes de la conversation en ligne sont parfois plus proches que des gens qui se connaissent et se fréquentent pour de vrai. À quoi tient cette proximité si ce n'est à la conscience d'appartenir non à une même tribu mais à un même réseau ? Un jour, des voisins de paliers qui ne s'étaient jamais adressé la parole s'apercevront qu'ils se parlent depuis des années sur la Toile. Les internautes sont en passe d'inventer une conversation du troisième type dont les propres canons ont d'ores et déjà intégré ceux de l'ancienne conversation. À leur meilleur, ils ont de l'esprit et du caractère ; le feu de l'imagination y côtoie la pesanteur de la mémoire ; la surprise y est permanente et l'inattendu de règle ; forcément, un salon élargi aux plus lardes étendues et ouvert à deux cents millions d'invités, ceux de l'aire francophone… Même les silences de la conversation, que La Rochefoucauld jugeait si éloquents, ont leur équivalent dans ce forum sous la forme d'interventions *a minima*, exprimant de l'émotion teintée de respect. Parfois des points de suspension fort à propos suffisent à y traduire un trouble certain. Ainsi le nouveau siècle réhabilite-t-il la conversation comme un rite. Qu'y cherche-t-on sinon à transcender la réalité comme autrefois ? Je commente, donc je suis. J'écris, donc j'existe.

De tous les lieux où les paroles s'échangent, la Toile est celui où il est le plus difficile de lisser la courbe de l'inattendu. N'importe qui peut y écrire n'importe quoi durant un certain laps de temps en bénéficiant d'une visibilité et d'une audience hors de proportion avec son importance, son influence ou sa surface. Ce n'est vraiment pas le lieu où l'on renoncera à la vérité par hantise du conflit. Que reste-t-il une fois évacué tout ce qui pollue la conversation : la bêtise à front de taureau, le parasitage délibéré, les dérapages trop bien contrôlés, les lieux communs, les répétitions, le hors sujet intempestif, la diffamation et la calomnie, le racisme et l'antisémitisme, la délation, les appels au meurtre ?… Un improbable alliage comme seules les sociétés virtuelles en produisent, concentré d'intelligence, d'esprit, d'humour, de culture et d'audace parfois mâtiné de méchanceté, de haine, de perversité. Est-ce pour autant une conversation de bonne compagnie ? En tout cas, elle est devenue la nôtre, plus que jamais, écho bien tenace du monde d'avant.

**PIERRE ASSOULINE**

DE L'ACADÉMIE GONCOURT

*Tous ceux qui ont pignon sur Toile en conviendront : si l'internet est une poubelle, on y trouve le meilleur et le pire. Mais outre que le pire recèle aussi des pépites, le meilleur a ceci de particulier qu'il se trouve là et nulle part ailleurs. Si c'est*

*désormais en ligne que ça se passe, c'est aussi là que passe l'essentiel de la conversation, là qu'elle se déploie.*

PIERRE ASSOULINE

PIERRE ASSOULINE EST JOURNALISTE ET ÉCRIVAIN. IL A PUBLIÉ DE NOMBREUSES BIOGRAPHIES SUR DES FIGURES AUSSI PASSIONNANTES ET DIVERSES QUE SIMENON, CAMONDO OU CARTIER-BRESSON. IL EST L'AUTEUR DE ONZE ROMANS PARMI LESQUELS *LUTETIA*, *SIGMARINGEN*, *RETOUR À SÉFARAD* ET, DERNIÈREMENT, *TU SERAS UN HOMME, MON FILS*.

23 AVRIL 2020

# DIDIER LESCHI

# LA RÉPUBLIQUE DES DÉFUNTS

TRACTS DE CRISE GALLIMARD

24 AVRIL 2020 / 12 H / Nº 57
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

**La terrible crise sanitaire que nous sommes en train de vivre amène beaucoup d'entre nous à redécouvrir l'importance du cimetière à la fois comme enceinte laïque et sacrée. Mais, faut-il le rappeler, enterrer ses morts dans leurs diversités n'a jamais été chose simple.** La mort fut en France longtemps le théâtre d'affrontements violents. La persistance, dans les cimetières, d'espaces dédiés et séparés par confessions en porte la trace qui perdure. Ainsi, après la proclamation de l'Édit de Nantes, Henri IV imposa des cimetières séparés pour les réformés qui étaient refusés dans les cimetières paroissiaux catholiques, jusqu'à ce que l'Édit de révocation de 1685 ne les renvoie dans la clandestinité. Les Juifs se trouvaient dans la même situation.

Au XVIIIe siècle, la Révolution française a transformé les cimetières paroissiaux en cimetières communaux, ce qui n'était pas encore une déconfessionnalisation. Il faudra donc attendre les lois laïques de 1881 et 1884 pour que soit mis un terme à l'obligation pour les communes de séparer les défunts en fonction de leur croyance ou des circonstances du décès – ce qui visait auparavant à mettre à part dans le dernier repos les « réprouvés », enfants mort-nés ou sans baptême, les voyageurs dont la religion ne pouvait être attestée, les suicidés, les duellistes non-repentis, les francs-maçons, les excommuniés, les usuriers, et jusqu'aux comédiens, comme ce fut le cas pour Molière…

Le coup de grâce de la domination des cultes sur la mort a été la loi du 28 décembre 1904 leur enlevant le monopole des pompes funèbres et leurs droits à l'intérieur des cimetières au profit des communes.

En un mot, la République, en supprimant ces carrés confessionnels qui, dans un cimetière communal, devaient être à proportion au nombre d'habitants du culte considéré, « partagé par des murs, haies ou fossés en autant de parties qu'il y a de cultes différents avec des entrées particulières pour chacun », se fixait comme objectif que les croyants ne soient plus amenés à conduire leurs défunts dans une sorte de « patrie confessionnelle ». Problème symbolique délicat que celui du lieu de sépulture où la mort semble cristalliser pour l'éternité une appartenance collective cultuelle et non la seule adhésion à une foi individuelle et privée.Équilibre difficile à trouver dès lors que les Églises semblaient « rattraper » les leurs par-dessus une appartenance civique partagée.

De fait, au fil du temps, le mélange des sépultures s'est fait, en particulier pour les défunts de confession catholiques et protestantes, et pour la plupart des Français juifs au fur et à mesure que les anciens carrés confessionnels se sont révélés trop exigus alors même que le Conseil d'État en interdira l'agrandissement dans les années 1930. La neutralité des parties communes d'un cimetière étant ainsi confortée par la mixité des croyances mises en terre.

Face à cet équilibre à trouver entre le refus de distinguer à raison des croyances et la liberté de chacun de régler ses funérailles comme il l'entend, la République a su faire une interprétation libérale des lois de 1881 et 1884 quand est apparue une demande de familles musulmanes de bénéficier dans les cimetières d'un regroupement de sépultures des siens. Et elle a eu raison de le faire.

Dès 1975, le ministère de l'Intérieur indiquait aux maires qu'ils pouvaient user de leur pouvoir de police dans la gestion des cimetières afin de regrouper des sépultures dans des « carrés musulmans », sans toutefois les séparer par des murs et des entrées comme cela se faisait encore au XIXe siècle afin d'éviter des affrontements hérités des guerres de religion.

Il y avait là un enjeu symbolique fort : permettre aux familles musulmanes de manifester de façon ultime leur intégration par le choix d'un lieu d'inhumation hors des pays de référence musulmane dont leur parent était issu. Cela apparaissait d'autant plus important que les États d'origine, en s'appuyant sur le sentiment de transgression que provoque chez certains immigrés le fait de mourir loin de leur ville d'origine, vécu comme la preuve de ne pas avoir respecté un projet initial de retour espéré, utilisent ces retours des défunts dans une tout autre perspective, autant de clientélisme que de contrôle. Avec la volonté explicite, pour certains, d'empêcher l'attachement définitif au pays d'adoption de ceux qui sont partis et l'intégration de leurs enfants. C'est pour cela que cette pression au retour des corps, sans lien avec la tradition musulmane où l'enterrement doit être le plus rapide possible, est plus ou moins organisée par des États d'origine des familles, et ne pèse même pas seulement financièrement, mais affectivement parfois jusqu'au désarroi, sur une partie des nouvelles générations nées en France. Des systèmes de cotisation, des assurances privées ou des tontines, spécialités des confréries africaines, existent et sont promus par ces États pour assurer le dernier repos au pays. Cela est même devenu un marché, une sorte de halal de la mort, d'autant plus lucratif pour certains opérateurs privés que le nombre d'immigrés d'origine musulmane dans les pays d'Europe a particulièrement augmenté à partir des années 1980. Or l'enterrement dans le sol du pays où ils ont mené leur vie des parents immigrants est ce qui permet d'ancrer dans la conscience des générations successives qu'elles sont d'ici dans le présent. C'est pour cela qu'il était et demeure important que s'amorcent ces regroupements de sépultures musulmanes dans les cimetières.

Or, un des effets de la crise est le quasi-arrêt des rapatriements des corps des défunts, en particulier vers le Maghreb et l'Afrique subsaharienne. Il semble en aller différemment pour les ressortissants d'origine turque, des rapatriements des corps demeurant organisés. Cette situation amène de nombreux maires à être confrontés à la demande urgente de création de carrés musulmans ou de leurs extensions que la raréfaction du foncier dans les zones urbaines, en particulier, ne permet pas toujours de satisfaire. Il donne le sentiment d'obérer la réalité d'un mouvement de création de regroupements confessionnels musulmans organisé par des collectivités locales qui, depuis plus de trois décennies, permettait de satisfaire peu ou prou une demande en progression d'autant plus lente que la grande majorité

des défunts s'organisaient pour ne pas reposer dans un éternel exil en terre d'immigration. Les familles sont ainsi confrontées à une douleur amplifiée par le sentiment de ne pouvoir satisfaire au dernier vœu de leur proche disparu.

Alors que le Covid-19 nous fait ressentir à quel point nous appartenons à une commune humanité, se fait jour ici et là, à l'initiative d'imams ou de responsables cultuels musulmans, cette idée qu'à défaut de ne pouvoir « repartir », ne pas être enterré dans un carré musulman empêcherait les fidèles de cette confession d'être enterré selon leur rite, ce qui accentue le désarroi dans le deuil de beaucoup. Or, autant l'orientation de la tombe permettant que la face soit tournée vers La Mecque est une tradition anciennement attestée, que le texte du Coran lui-même permet de tempérer avec cette idée « qu'à Dieu seul appartient l'Est et l'Ouest, où que vous vous tourniez la Face d'Allah est là » (La Vache, verset 115) ; autant la nécessité d'être entouré de musulmans dans sa dernière demeure renvoie à une volonté de séparation au fond contraire à l'idée d'une commune fraternité des morts et à notre idée laïque de la citoyenneté au-delà de la mort. Bien sûr, elle est comparable et se réfère à celle qui, pendant longtemps, justifia la séparation entre catholiques, protestants et juifs. De cette époque, pas si lointaine, où l'Église considérait que « la confusion des tombes est la porte ouverte à la confusion des cultes ». Mais cette séparation aujourd'hui demandée par certains comme un impératif n'a en islam pas de fondement scripturaire. Certes, on trouve une trace de ces débats dès le IXesiècle, au moment où se diffuse l'idée que les chrétiens et les juifs ne doivent pas être enterrés parmi les tombes de musulmans. Ce qui prouve *a contrario* que cela devait se faire.

Il nous semblerait donc important que, dans cette période où la compassion des uns envers les autres peut s'accompagner de passions séparatistes et morbides, lesresponsables cultuels musulmans, le Conseil français du culte musulman au premier chef, fassent évoluer la doctrine et les pratiques en la matière dans le prolongement de ce que d'autres cultes furent obligés de faire sous la contrainte de la loi républicaine. La douleur des familles pourrait en être atténuée. Nous l'espérons pour elles.

**DIDIER LESCHI**

*La terrible crise sanitaire que nous sommes en train de vivre amène beaucoup d'entre nous à redécouvrir l'importance du cimetière à la fois comme enceinte laïque et sacrée. Mais, faut-il le rappeler, enterrer ses morts dans leurs diversités n'a jamais été chose simple.*

DIDIER LESCHI
DIDIER LESCHIEST PRÉSIDENT DE L'INSTITUT EUROPÉEN EN SCIENCE DES RELIGIONS (ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES) ET ANCIEN CHEF DU BUREAU CENTRAL DES CULTES DU MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR. IL EST L'AUTEUR DE PLUSIEURS OUVRAGES DONT, AVEC RÉGIS DEBRAY, *LA LAÏCITÉ AU QUOTIDIEN* (GALLIMARD, 2016).
24 AVRIL 2020

# GUILLAUME DE MACHAUT

# EN L'AN 1349

25 AVRIL 2020 / 12 H / **N° 58**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

**En l'an 1349, le neuvième jour de novembre, je me promenais dans ma chambre ; si l'air avait été clair et pur, je serais allé ailleurs. Mais il était si obscur que les montagnes et les plaines étaient couvertes de bruine. C'est la raison pour laquelle je me tenais à l'abri, car tout ce qui d'habitude était vert avait changé de couleur ; la bise avait tout décoloré, elle qui a coupé maintes fleurs par la froideur de son épée.** J'étais donc en proie à la mélancolie, tout seul dans ma chambre, et je pensais à la manière dont le monde est partout gouverné, d'après les conseils de ceux qui fréquentent les tavernes. À la manière dont la justice et la vérité sont mortes, à cause de l'iniquité de l'avarice qui règne en maints royaumes, comme une dame souveraine, comme une reine.

## [LES SIGNES CLIMATIQUES ANNONCIATEURS DE LA PESTE]

On vit assez communément le soleil et la lune, les étoiles, le ciel, la terre se manifester en signe de guerre, de douleurs et de pestilences. Chacun put voir à l'œil nu la lune et le soleil soumis à une éclipse, plus grande et plus obscure que jamais, et les voir perdre pendant longtemps leur clarté et leur couleur, en signe de douleur. Il en fut de même de la comète, dotée d'une queue de feu, qui annonçait les incendies et la mort. Les dieux, qui voyaient d'en haut les malheurs qui allaient arriver au monde, pleurèrent de pitié des larmes de sang en plusieurs lieux. Frappée de les voir ainsi pleurer, la terre en trembla de peur. C'est ce que dirent plusieurs personnes qui en furent témoins, et des villes et des cités s'effondrèrent, plus d'une quarantaine en Allemagne (je n'en sais pas le nombre exact, mais on le sait bien à Rome, car il y a une abbaye de Saint-Paul qui fut détruite).

## [LES CAUSES HUMAINES DE LA PESTE]

Alors vint une troupe de pauvres types[1], faux, traîtres et reniés par tous, à savoir les Juifs honnis, mauvais et déloyaux, qui haïssent beaucoup et aiment le mal[2]. Ils donnèrent beaucoup d'or et d'argent à des chrétiens, et leur firent bien des promesses, pour qu'ils empoisonnent les puits, les rivières et les fontaines, qui jusqu'alors étaient d'eau claire et saine, mettant ainsi un terme à la vie de nombreuses personnes. Car tous ceux qui utilisaient cette eau mouraient très soudainement. Et en vérité, par dix fois cent mille il en mourut, tant aux champs qu'en ville, avant qu'on ne s'aperçoive de ce mortel accident.

## [LES MAUVAIS REMÈDES DES HÉRÉTIQUES CONTRE L'ARRIVÉE DE LA PESTE]

Dans le même temps vint une troupe de gens menés par dame Hypocrisie, qui se flagellaient et se crucifiaient en chantant un air à la mode (je ne sais lequel). Mais l'Église les entendit et leur interdit ces flagellations, et condamna la chanson, que chantaient même les petits enfants, et les excommunia tous, par le pouvoir que

Dieu a donné à l'Église, parce que leurs flagellations et leurs chants étaient hérétiques.

## [LES MANIFESTATIONS CLIMATIQUES DE LA PESTE]

Quand Nature, la belle et noble, vit que son œuvre était ainsi saccagée, et que les hommes s'entretuaient et empoisonnaient les eaux pour détruire la race humaine, par convoitise et par envie, cela lui déplut beaucoup, et la mit fort en colère et la rendit très malheureuse. Elle alla alors voir Jupiter et fit forger des foudres, des tonnerres, des tempêtes, aussi bien les jours ouvrables que les jours fériés, tant il lui tardait de voir cette œuvre accomplie.

## [LA PESTE EST LÀ : LA « DISTANCIATION SOCIALE » S'ORGANISE]

L'air, qui était frais et pur, fut désormais vicié, noir et obscur, laid et puant, trouble et plein de pus, à tel point qu'il devint totalement corrompu ; et de cet air corrompu, les gens concluaient qu'ils étaient eux-mêmes contaminés et qu'ils perdaient leurs couleurs. Il leur poussait des bubons, dont ils mourraient ; en un mot, peu osaient sortir ni se parler de près. Car leurs haleines corrompues corrompaient celles qui étaient saines. Et s'il y avait un malade, et qu'un ami lui rendait visite, il courait le même danger. Il en mourut ainsi 500 000, si bien que le fils faisait défaut au père, la fille faisait défaut à la mère, la mère au fils et à la fille, par crainte de la maladie[3]. Tout ami véritable était rejeté et ne recevait aucune aide s'il tombait malade. Il n'y avait ni chirurgien ni médecin qui sût dire la cause de la maladie, son origine, sa nature – et ils ne trouvaient aucun remède –, sinon que c'était une maladie qu'on appelait épidémie[4].

Quand, depuis son siège, Dieu vit la corruption du monde, qui était partout si grande, il n'est pas étonnant qu'il fût désireux de se venger cruellement de ce grandchambardement. Aussitôt, sans plus attendre, pour rendre justice et pour se venger, il fit sortir la mort de sa cage, elle qui était pleine de déraison et de rage, sans frein, sans bride, sans lien, sans foi, sans amour, sans modération, si fière et orgueilleuse, gloutonne et affamée, qu'elle ne pouvait se satisfaire de ce qu'elle engouffrait. La mort en tua et dévora tant, que tous les jours, en de grands tas, on trouvait des dames, des adolescents, des jeunes, des vieux, de toutes sortes, gisant morts dans les églises. Et on les jetait dans de grandes fosses, tous ensemble, marqués de bubons. Les cimetières étaient si pleins de corps et de cercueils qu'il fallut en construire de nouveaux. Voudrait-on savoir ou mettre par écrit le nombre de ceux qui moururent ? Tous ceux qui sont, qui furent et qui viendront ne pourraient y arriver, quelque peine qu'ils prissent. Personne ne pourrait en donner le nombre, l'imaginer, le penser ni le dire, ni le représenter, ni le montrer, ni le coucher par écrit. Car j'entendis dire plusieurs fois, par tous, que sur 1 300, il n'en restait que 49, et sur 100, 9.

## [LES CONSÉQUENCES ÉCONOMIQUES DE LA PESTE : LA DÉSORGANISATION DE LA SOCIÉTÉ]

En raison de cette situation on constata que, parce que les gens manquaient, de nombreux domaines, nobles et beaux, restaient inexploités. Personne ne faisait labourer les champs, faucher les blés, tailler les vignes ; même pour un triple salaire, non vraiment, même pour vingt deniers au lieu d'un, tant il y avait de morts. Et dans les champs les bêtes gisaient toutes perdues, et paissaient parmi les blés et les vignes, partout où elles voulaient. Il n'y avait ni seigneur ni berger ni homme qui en prît soin ; personne ne les réclamait, ni n'en revendiquait la propriété. De nombreuses terres demeuraient sans seigneur, et les vivants n'osaient à aucun prix rester dans la maison où il y avait eu des morts, que ce soit en hiver ou en été. Si quelqu'un l'avait fait, cela aurait été au péril de sa vie. Et quand je vis ces événements si variés et si sombres, je ne fus pas si audacieux, au point de prétendre ne pas en être affecté ; car les plus hardis tremblaient de peur devant la mort qui rôdait. Je me confessai de tous mes péchés et me mis en état de grâce, pour recevoir la mort là où j'étais, si cela plaisait à Notre Seigneur. Je m'enfermai donc dans ma maison et pris la résolution de n'en sortir que quand je saurais comment tout cela allait finir. Je m'en remis à Dieu. Longtemps je restai ainsi, sans savoir ce qui se passait dans la ville ; pendant ce temps il en mourut plus de 20 000, sans que je le sache, ce qui atténua ma mélancolie. Je n'en voulais rien savoir, pour moins occuper ma pensée, bien que beaucoup de mes amis soient morts et enterrés.

Je restai ainsi longtemps, comme un épervier qu'on met dans une cage pour le faire muer, jusqu'à ce que j'entende, à ma grande joie, des cornemuses, des trompettes et une quinzaine d'autres instruments. Je me mis alors à une fenêtre et demandai ce qui se passait. Un ami qui m'entendit me répondit aussitôt que tous ceux qui étaient restés en vie se mariaient et faisaient des fêtes et des noces, car la maladie due aux bubons – qu'on appelle épidémie – était entièrement résorbée, et que les gens ne mouraient plus.

## GUILLAUME DE MACHAUT

EXTRAIT DU *JUGEMENT DU ROI DE NAVARRE*, 1349

1. *Merdaille* en ancien français, terme employé fréquemment par Machaut pour désigner tous les gens vils.
2. L'antisémitisme, largement répandu au Moyen Âge, repose sur l'idée que les Juifs seraient responsables de la mort de Jésus ; jugés menaçants, ils sont accusés de tous les maux.
3. La *morille* en ancien français, terme générique signifiant la maladie.
4. Machaut emploie le mot savant d'*epydimie*.

## POSTFACE

Le poète et compositeur de musique Guillaume de Machaut (1300-1377) fut témoin de la peste noire qui décima l'Europe dans les années 1347-1353, faisant vingt-cinq millions de morts. Bien des poètes en ont rendu compte : Boccace l'évoque, à Florence en 1348, au début de son *Décaméron*. Laure, la muse de Pétrarque, en aurait été la victime à Avignon la même année. Quand en 1349 la peste atteint Reims, Machaut se « confine » chez lui ; il y restera près d'une année. Il écrit

alors *Le Jugement du roi de Navarre*, en introduction duquel il évoque cette épidémie. Ce texte fait suite à un précédent « jugement » – un débat, genre alors à la mode –, *Le Jugement du roi de Bohême*. La question débattue est la suivante : qui est le plus malheureux, un homme trompé par sa dame ou une dame dont l'amant est mort ? Dans son premier texte, Machaut avait (fictivement) fait conclure le roi de Bohême que le plus malheureux était l'amant trompé. Dans un second texte, *Le Jugement du roi de Navarre*, il imagine qu'une dame (allégorique, prenant le parti des femmes) l'attaque en l'accusant d'antiféminisme. Le débat est rejoué : Machaut fait cette fois trancher (toujours fictivement) le roi de Navarre en faveur de la dame dont l'ami est mort (tout en restant quant à lui sur ses positions). En introduction, le poète expose la déstabilisation globale d'un monde bouleversé par la peste. Le débat qui suit rejoue ce dysfonctionnement au sein du couple. La fin de la peste ouvre sur un nouveau cycle de la vie, un retour de l'harmonie marqué par les fêtes, les mariages et la musique.

Dans ce texte – traduit ici en français moderne pour la première fois, dans un montage dont les coupes ne sont pas signalées –, Machaut analyse les causes de la peste (le désordre moral du monde), ses signes annonciateurs (ce que l'on appellerait aujourd'hui le dérèglement climatique) et les conséquences de cette épidémie sur la vie sociale. Cherchant à l'expliquer, les hommes de l'époque lui attribuent des causes naturelles, des causes divines (punition des péchés humains) ou encore identifient des boucs émissaires. La Fontaine le rappellera dans « Les animaux malades de la peste » (« Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés »), où l'âne, le plus faible de tous, est désigné comme responsable (« haro sur le baudet »). C'est précisément ce début du *Jugement du roi de Navarre* de Machaut que commente René Girard en ouverture de son livre *Le Bouc émissaire*(Grasset, 1982) dans lequel il dresse une « typologie des stéréotypes de la persécution ». Expliquer l'inexplicable demeure notre horizon commun.

**BLANCHE CERQUIGLINI**

« FOLIO CLASSIQUE »

*Et quand je vis ces événements si variés et si sombres, je ne fus pas si audacieux, au point de prétendre ne pas en être affecté ; car les plus hardis tremblaient de peur devant la mort qui rôdait.*

GUILLAUME DE MACHAUT

LE POÈTE ET COMPOSITEUR DE MUSIQUE GUILLAUME DE MACHAUT (1300-1377) FUT TÉMOIN DE LA PESTE NOIRE QUI DÉCIMA L'EUROPE DANS LES ANNÉES 1347-1353, FAISANT VINGT-CINQ MILLIONS DE MORTS.

25 AVRIL 2020

# MICHAËL FERRIER

# NAUFRAGE

TRACTS DE CRISE GALLIMARD

27 AVRIL 2020 / 12 H / Nº 59

OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

*« Il n'y avait plus de patience qui pût s'y résigner.*
*Nous étions à bout de souffrance.*
*Tout le monde criait : "Où va-t-on ?" »*
Naufrage de la nef *São Paulo*, 1561

*À Bruno Mathon,*
*mort du Covid-19 le 3 avril 2020*
*à l 'hôpital Cochin, Paris.*

**Ce sont des temps turbulents et curieusement immobiles. Au mois de mars 2011, après le grand séisme, le tsunami et la catastrophe nucléaire du Japon, nous avions loué une camionnette remplie de vivres, de bouteilles d'eau, de vêtements, de soupes en sachets et de nouilles lyophilisées. Puis nous étions montés dans le Nord pour les apporter aux rescapés de Fukushima qui, après avoir subi le tremblement de terre et la puissance de la vague, s'entassaient dans des refuges de fortune sous le joug de la lèpre radioactive, une contamination aussi invisible que celle du virus. C'était dérisoire, mais je ne me sentais pas tout à fait inutile.** Aujourd'hui, difficile de partir sur les routes pour monter au front de cette étrange bataille… C'est une des difficultés de la situation, et son paradoxe : tandis qu'un petit nombre risque littéralement sa peau, l'immense majorité n'est appelée à combattre que d'une seule manière : en ne bougeant pas – héroïsme curieux, consistant précisément à ne rien faire.

Ce à quoi nous assistons depuis quelques semaines porte un nom : c'est un naufrage. Le hasard, qui peut être surprenant comme la rencontre d'une chauve-souris et d'un pangolin sur un lit de réanimation, fait parfois bien les choses : quand la pandémie a commencé à se répandre sur la planète, j'étais en train de lire les *Histoires tragico-maritimes* (Éditions Chandeigne, 1992), trois récits de naufrages où, sur des mers variées, les hommes meurent par milliers. Ces trois récits portugais sont d'un autre temps (le XVIe siècle), dans un contexte sociopolitique différent (à l'aube de la mondialisation des transports, aujourd'hui si avancée) et où la maladie ne joue qu'un rôle parmi d'autres. Pourtant, il n'est pas inutile de prêter l'oreille à ces témoignages des rescapés. Écrits dans une langue précise et sobre, ils voguent littéralement sur une mer déchaînée pour traverser les siècles et se porter jusqu'à nous. Que nous disent-ils ?

Sur la côte de Guinée, les pluies et les orages pourrissent les cordages et rongent les corps : les maladies et les fièvres sont monnaie courante. Le capitaine de la

nef *São Paulo* déplore l'impréparation des institutions : par mesure d'économie, les pharmacies de Lisbonne ne fournissent aux navires que « quatre onguents, et encore peu utiles » : « On se dispense de leur donner d'autres choses très nécessaires pour la vie et la santé des hommes, sans lesquelles, bien que ce ne soit pas une affaire et qu'elles coûtent si peu, ils ne peuvent être bien soignés. »

Très vite, la tempête frappe. C'est une sorte de noyade : au début, on croit qu'on peut encore s'en tirer. Puis le temps se cabre, il entre dans une fureur folle. Bientôt, les voiles sont en lambeaux, les amarres hors d'usage, les cordages usés, la quille disloquée. C'est l'état d'urgence, sa spirale infernale : « On remédie au moindre mal présent pour s'exposer plus tard au pire. » Tout manque, alors qu'on disait avoir tout prévu, les mâts, les planches, les agrès, les voiles et jusqu'aux câbles et aux clous. Le gouvernail est détraqué, la gouvernance en échec.

Les réactions des uns et des autres forment une sorte de florilège du désastre, où l'on pourra reconnaître les basfonds de la nature humaine, dans toute sa diversité. Quand certains marins voient approcher la trombe, cette double colonne sinueuse en forme d'entonnoir qui tourbillonne à une vitesse folle, ils lui tirent dessus au canon pour la faire s'écrouler. « C'est la guerre ! », proclament-ils, grandiloquents, eux qui précisément n'en ont jamais connue aucune. D'autres montent sur la proue, munis d'épées nues ou de bouts de ferraille, qu'ils battent les uns contre les autres en croix en invoquant le diable, un peu comme l'archevêque du Panama, bénissant son diocèse par hélicoptère pour le protéger du virus. D'autres encore ouvrent les barils, piquent dans les caisses, pillent les coffres. Couardise ou convoitise ? « Leur intérêt les touchait plus, assurément, que le bien commun », commente le capitaine, avec élégance autant que pertinence.

Dans ce contexte, qui garde la tête froide ? Sur qui repose la survie ? Eh bien, sur « quelques hommes honorables ». Ce sont ceux que le capitaine appelle, avec une simplicité qui sonne encore juste aujourd'hui, les honnêtes gens. Regardons-les se démener pour éviter le pire : « Avec une sympathie fraternelle et une affection générale pour tous et particulière à chacun, ne refusant jamais, à aucune heure du jour et de la nuit, de subvenir à leurs besoins et souffrances, sans jamais rien recevoir en échange ni réclamer la valeur d'un fétu. » On l'aura compris, dans la crise actuelle, ce sont en premier lieu les soignants (hôpitaux, cliniques, EHPAD), qui sont ces « hommes – et femmes – honorables ». Tandis que leurs ancêtres du XVIe siècle voguaient sur un bois pourri, « seulement séparés de la mort par l'épaisseur d'une planche », ils n'ont parfois pas un simple masque à poser entre la mort et eux. Qu'importe : « ils courent aux agrès et font ce qu'il faut ».

Mais les récits du naufrage n'ont pas seulement valeur de témoignage. « Après des tourmentes des épreuves et des mésaventures innombrables », le 27 avril 1561, après avoir marché plus de six cents lieues, bu de l'eau croupie et mangé du singe, les survivants arrivent au port de Banda, aux îles Moluques, sans vêtements sur la peau et couverts de blessures. Récupérés par une escadre portugaise, ils sont reçus comme des revenants de l'autre monde. Le capitaine a alors cette phrase troublante : « Mieux vaut posséder moins sur la terre que de traverser la mer pour des biens si transitoires et de si peu de durée. »

Ainsi, loin de ses grands rêves de conquête et de commerce, le capitaine en est réduit au constat terrible d'un monde littéralement à bout de souffle, en perdition. La catastrophe nous dénude : elle montre la pauvreté de notre imaginaire économique, découvre les défauts du fonctionnement politique comme nos fissures les plus intimes. Elle révèle le caractère au fond inadmissible de notre organisation du monde, et nous invite à retrouver un espace où le corps et la pensée puissent à nouveau circuler *autrement*.

**MICHAËL FERRIER**

*Ainsi, loin de ses grands rêves de conquête et de commerce, le capitaine en est réduit au constat terrible d'un monde littéralement à bout de souffle, en perdition.*

MICHAËL FERRIER
MICHAËL FERRIER VIT À TOKYO OÙ IL ENSEIGNE LA LITTÉRATURE. IL EST L'AUTEUR DE PLUSIEURS ESSAIS ET ROMANS, DONT *TOKYO : PETITS PORTRAITS DE L'AUBE* (2004), *SYMPATHIE POUR LE FANTÔME* (2010),*FUKUSHIMA : RÉCIT D'UN DÉSASTRE* (2012), *MÉMOIRES D'OUTRE-MER* (2015, PRIX FRANZ-HESSEL), *FRANÇOIS, PORTRAIT D'UN ABSENT* (2018, PRIX DÉCEMBRE), PARUS DANS LA COLLECTION « L'INFINI» ET, DERNIÈREMENT, *SCRABBLE* PARU DANS LA COLLECTION « TRAITS ET PORTRAITS ».
27 AVRIL 2020

# JEAN-YVES CHEVALIER

# SKEPTRON

## DES INFORMÉS EN PETITE FORME

TRACTS DE CRISE GALLIMARD

28 AVRIL 2020 / 12 H / Nº 60

OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

## « Insolite vaisseau d'inanité sonore. »

**Affalé sur le canapé du confinement, plongé dans un débat qui s'épuise au long des heures sur une chaîne d'info, on songe au vers de Mallarmé. À force d'entendre parler pour ne rien dire, de constater le décalage entre ces propos et l'impuissance à agir – pas de masques, tiens ! plus d'usines pour les fabriquer ou produire des médicaments –, on a l'impression qu'on s'appuyait sur une très fine cloison donnant sur le vide**. Surtout, on s'interroge sur cette « élite » très particulière à qui on a négligemment confié le *skeptron*, simple bâton qui, dans les assemblées de la Grèce archaïque, passait de main en main et conférait le droit à la parole. On confesse qu'il y avait déjà, avant la crise, des activités dont on n'était pas bien fier mais auxquelles on se laissait aller, par lassitude, après une journée de travail. Écouter tels ou tels « informés », sur le coup de vingt heures – il n'était pas alors question d'applaudir sur son balcon – , en préparant le dîner ou en faisant la vaisselle, était de celles-là.

Depuis le début du confinement, « les informés », sur les chaînes et les radios d'info continue, dans les « éditions spéciales », sont partout, tout le temps. On disserte à l'infini sur la situation, englué dans un présent qui, pour une fois, dure. On énumère des chiffres mais comme ça ne suffit pas, on discute les mesures qui ont été prises : qu'a-t-on raté, que fallait-il faire, prévoir ? Surtout, on envisage l'avenir, les hypothèses de sortie de crise, les conséquences économiques et politiques : bref, on donne une opinion sur tout, alors qu'on ne sait à peu près rien, que les données manquent, que la variation d'un paramètre peut tout changer. On reproduit les boucles de discussion des réseaux sociaux. Bien sûr, c'est la société tout entière qui, depuis longtemps, est frappée par l'obsession des réunions où on n'apprend rien, où les banalités roulent de l'un à l'autre et d'où on sort sans avoir rien décidé, mais les palabres d'« informés » sur les médias dominants en sont la quintessence. C'est un métier, qui s'apprend dans les écoles de journalisme et dont le modèle est à chercher du côté de Sciences-Po, mais qui se prépare en amont dans les différents cycles d'enseignement. Julien Gracq disait dans un entretien qu'il y a « tout de même 1 % de littérature dans le fait divers raconté par un quotidien » alors qu'il « y en a 99 % dans un sonnet de Mallarmé ». Nous nous sommes habitués à ce qu'il y ait 1 % de contenu dans le flux de débats, de commentaires dans lequel nous baignons. La crise sanitaire nous montre l'impossibilité où nous nous trouvons de sortir de ce cadre. Le médiologue y voit les contraintes induites par les nouveaux moyens de communication, les réseaux sociaux qui imposent leur rythme, leur format, y compris aux médias traditionnels et favorisent la prise de parole de ceux qui ont appris à en maîtriser les codes.

Mais la maîtrise de ces codes ne suffit pas à rendre compte d'une crise comme celle que nous vivons, elle peut même apparaître très inappropriée. La nouveauté de

la situation a conduit sur les plateaux quelques médecins et scientifiques. Est très vite apparu qu'un discours scientifique véritable était impossible dans le format imposé (informer et formater ont le même sens originel de donner une forme), que la durée nécessaire à un exposé rigoureux était inconcevable, les intervenants « inadaptés ». En se soumettant au modèle, les scientifiques ne peuvent que rendre les armes, la forme qui les contraint les fait ressembler à des « informés » (en moins à l'aise). Le contraste entre leur discours et celui des habitués est toutefois frappant : doute et hésitations d'un côté, affirmations péremptoires, incitations à conclure de l'autre.

Quand on parle des « élites » aujourd'hui – en particulier quand on évoque à tout propos la « rupture » entre le peuple et lesdites élites –, à qui pense-t-on ? Pas aux grands mathématiciens ou philosophes, aux spécialistes du grec ancien, aux chercheurs du CNRS ni même aux ingénieurs ou aux industriels : le « peuple » n'a rien contre les chercheurs. On pense aux hommes politiques, à leurs conseillers, aux « communicants », à quelques intellectuels « compatibles », aux journalistes vedettes, présentateurs et éditorialistes des grands médias (les journalistes spécialisés en droit du travail, consommation ou en sport sont moins concernés, il est vrai qu'il leur arrive de savoir de quoi ils parlent). Le vieux couple du « faire » et du « faire croire », le sabre et le goupillon.

Le paradoxe sur lequel repose la réussite du modèle de formation de ces élites est la progressive diminution du contenu de la formation et des exigences du recrutement, mise en lumière par la réforme du concours d'entrée à l'IEP. L'absence des mathématiques dans le cursus était déjà un problème alors que les probabilités et les statistiques jouent un rôle de plus en plus fondamental dans les sciences sociales, rôle qu'il s'agit de maîtriser et non de commenter. La disparition de l'épreuve de culture générale, bientôt de celles d'histoire, de philosophie ou de langue, remplacées par l'examen d'un dossier et des épreuves orales dans le processus d'admission est significative. L'argument principal justifiant cette disparition est venu du caractère supposé discriminatoire des dissertations pour les enfants des couches populaires. Éternel soupçon vis-à-vis des pauvres, incapables d'accéder à l'abstraction, appuyé sur une lecture de seconde main de Bourdieu ; prise de conscience, peut-être et surtout, de l'inculture croissante des propres rejetons des « élites » qui constituent encore l'essentiel du recrutement. La communication s'enseigne mieux sur un fond d'ignorance, comme la lumière se propage plus vite dans le vide qu'à travers un solide en verre. Pour apprendre à parler avec aplomb de n'importe quel sujet, mieux vaut n'en véritablement connaître aucun.

La promotion de l'IEP comme matrice du façonnage des élites politico-médiatiques tient beaucoup à la désindustrialisation de notre pays qu'elle a fidèlement accompagnée et à laquelle elle était pleinement adaptée. Du temps du Commissariat au plan, quand il s'agissait de promouvoir des politiques publiques dans des secteurs stratégiques (on pense au CEA, au CNES ou à Airbus), il était préférable pour un homme politique d'avoir une culture scientifique ou du moins de s'entourer de polytechniciens compétents. Quand on a acté la transformation de

notre économie en une économie de services, sous-traité l'industrie à l'extérieur, réduit le rôle de l'État, ce même homme politique, cantonné à un rôle de gestionnaire de l'opinion publique, a eu besoin de communicants, capables de lui fournir sur tous les sujets, infiniment et instantanément renouvelés au rythme de plus en plus rapide de l'actualité, des « éléments de langage » plus ou moins creux, mais susceptibles de lui sauver la mise sur les plateaux de télévision. Les scientifiques ont réintégré leurs laboratoires ou les entreprises.

Mais si, désormais, on veut faire autre chose que de parler de « réindustrialisation » dans des domaines stratégiques tels que la santé, l'énergie ou les biotechnologies, il va falloir former des « élites » qui ne soient pas que des communicants. Pour réindustrialiser – projet infiniment plus difficile à réaliser que celui qui a consisté à fermer les usines et à sous-traiter – il faudra disposer de scientifiques, mathématiciens, physiciens, biologistes et médecins capables de maîtriser des savoirs, d'en élaborer, de philosophes et d'historiens capables de les mettre en perspective. Cela suppose de renoncer à vider, sous des prétextes divers, l'enseignement secondaire et supérieur de toute exigence et de tout contenu, de réhabiliter dans les apprentissages le temps long. On pourrait commencer par rétablir, en mathématiques, la primauté de la démonstration : un théorème n'est pas une boîte noire dans laquelle on entre (au mieux) des hypothèses pour en sortir (miraculeusement) une conclusion. L'étude d'une œuvre littéraire ne consiste pas à en commenter quelques extraits, elle repose d'abord sur la lecture exhaustive du texte. Bref, il s'agirait de faire pencher un peu la balance du côté de la connaissance aux dépens de la communication. Le défi est au moins aussi difficile à relever s'agissant de la parole publique : comment lui permettre de changer de format, de remplacer la « petite phrase » par une expression structurée, en dépit des réseaux sociaux et des outils qui semblent la nier ? Vaste programme.

La saturation du temps médiatique en période de confinement par ces débats tournant en rond et le décalage qui apparaît avec la gravité de la situation permettent de prendre conscience de l'impasse dans laquelle nous étions engagés. La première chose à faire est sans doute d'éteindre le poste, de prendre un livre. À la fin du confinement, à titre individuel, c'est promis, on changera le fond sonore pendant la vaisselle du soir. On ne voudrait pas, quand même, relever de la sentence de Bernanos qui écrivait (en 1944 !) : « Être informé de tout et condamné ainsi à ne rien comprendre, tel est le sort des imbéciles. »

**JEAN-YVES CHEVALIER**

*Julien Gracq disait dans un entretien qu'il y a « tout de même 1 % de littérature dans le fait divers raconté par un quotidien » alors qu'il « y en a 99 % dans un sonnet de Mallarmé ». Nous nous sommes habitués à ce qu'il y ait 1 % de contenu dans le flux de débats, de commentaires dans lequel nous baignons.*

JEAN-YVES CHEVALIER
JEAN-YVES CHEVALIER EST PROFESSEUR DE MATHÉMATIQUES EN CLASSE PRÉPARATOIRE AU LYCÉE HENRI-IV (PARIS), MEMBRE DU COMITÉ DE LECTURE DE LA REVUE *MÉDIUM* DANS LAQUELLE IL A PUBLIÉ DES ARTICLES SUR LES MATHÉMATIQUES ET LA LITTÉRATURE, LEUR DEVENIR À L'ÈRE DU NUMÉRIQUE.

28 AVRIL 2020